

Le fantôme de Canterville

Wilde, Oscar

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Le fantôme de Canterville

Oscar Wilde



Oscar Wilde

Le fantôme de Canterville et autres contes

Traduction de Jules Castier

Illustrations : Pierrick Tillet



LIVRE DE POCHE

Le fantôme de Canterville



Lorsque Mr. Hiram B. Otis, le ministre américain, acheta le domaine de Canterville Chase, tout le monde lui dit qu'il faisait une folie car il n'y avait pas le moindre doute que le manoir fût hanté. À tel point, d'ailleurs, que Lord Canterville lui-même, très scrupuleux en matière d'honneur, avait estimé de son devoir d'en dire un mot à Mr. Otis quand ils en étaient venus à discuter des conditions de vente.

« Nous n'avons voulu y habiter, quant à nous, dit Lord Canterville, depuis que ma grand-tante, la duchesse douairière de Bolton, a été prise de convulsions à la suite d'une peur épouvantable, dont elle ne s'est jamais tout à fait remise, lorsque deux mains de squelette se sont posées sur ses épaules au moment où elle s'habillait pour le dîner, et je me considère comme tenu de vous dire, Mr. Otis, que le fantôme a été vu par diverses personnes de ma famille encore en vie, ainsi que par le recteur de la paroisse, le Révérend Augustus Dampier, qui est diplômé de Trinity College, à Cambridge. Après le regrettable accident survenu à la Duchesse, aucun de nos jeunes domestiques n'a plus voulu rester auprès de nous, et Lady Canterville a passé plus d'une nuit blanche à cause des bruits mystérieux qui venaient du couloir et de la bibliothèque.

— Milord, répondit le ministre, je suis prêt à prendre le mobilier et le fantôme à leur valeur d'estimation. Je viens d'un pays moderne, où nous avons tout ce que l'argent peut acheter ; et, avec tous nos fringants jeunes gens qui viennent faire la noce en Europe, et qui enlèvent vos meilleures actrices et cantatrices, je gage que s'il y avait le moindre fantôme en Europe, nous l'aurions bien vite chez nous, dans un de nos musées publics, ou en tournée pour l'exhiber.

— Je crains que le fantôme n'existe bel et bien, dit Lord Canterville en souriant, et qu'il puisse résister aux propositions de vos imprésarios, si entreprenants soient-ils. Il est bien connu depuis trois siècles, exactement depuis 1584, et il fait toujours son apparition avant la mort d'un membre de notre famille.

— Ma foi, il en est de même du médecin de famille, tout bien considéré, Lord Canterville. Mais les fantômes n'existent pas, Monsieur, et j'imagine que les lois de la nature ne vont pas se trouver suspendues pour l'aristocratie britannique.

— Vous êtes certes fort « nature », en Amérique, répondit Lord Canterville, qui ne comprit pas très bien la dernière observation de Mr. Otis, et si vous ne voyez pas d'inconvénient à la présence d'un

fantôme dans la maison, tout va bien. Mais vous voudrez bien vous souvenir que je vous ai averti. »

Quelques semaines après cet entretien, l'acquisition fut effectuée, et à la fin de la saison le ministre et sa famille s'installèrent à Canterville Chase.

Mrs. Otis, qui, sous le nom de Miss Lucretia R. Tappan, de West 53 Street, avait été une beauté célèbre de New York, était à présent une fort belle femme, entre deux âges, avec de beaux yeux et un profil superbe. Beaucoup d'Américaines, lorsqu'elles abandonnent leur pays natal, adoptent un air de mauvaise santé chronique, avec l'impression que c'est là une forme de raffinement européen ; mais Mrs. Otis n'était jamais tombée dans ce piège. Elle avait une constitution magnifique, et une vitalité quasi animale. Certes, par beaucoup de côtés, elle était tout à fait anglaise, et elle constituait un excellent exemple de ce fait que nous avons actuellement tout en commun avec l'Amérique, hormis, bien entendu, la langue[1].

Son fils aîné, prénommé Washington par ses parents dans un instant de patriotisme, qu'il n'avait jamais cessé de regretter, était un jeune homme aux cheveux blonds, assez beau garçon, qui s'était qualifié pour la diplomatie américaine en conduisant le cotillon au casino de Newport durant trois saisons consécutives, et il était connu, même à Londres, pour être un excellent danseur. Les gardénias et la noblesse étaient ses seules faiblesses. Pour tout le reste, il était extrêmement sensé.

Miss Virginia E. Otis était une fillette de quinze ans, souple et charmante comme un faon, avec un regard plein d'une belle liberté dans ses grands yeux bleus. C'était une amazone remarquable, et elle avait un jour fait la course sur son poney avec le vieux Lord Bilton, parcourant deux fois tout le circuit du parc, et gagnant d'une longueur et demie, juste en face de la statue d'Achille, pour le plus grand plaisir du jeune duc de Cheshire, qui avait sur-le-champ demandé sa main, et avait été renvoyé en larmes le soir même à Eton[2] par ses tuteurs.

Après Virginia venaient les jumeaux, qu'on appelait habituellement les « Stars and Stripes[3] », car ils recevaient constamment des corrections. C'étaient des garçons charmants, et, à l'exception du digne ministre, les seuls républicains authentiques de la famille.

Canterville Chase étant situé à onze kilomètres d'Ascot, la gare de chemin de fer la plus proche, Mr. Otis avait télégraphié pour qu'une voiture les y attendît, et ils se mirent en route pleins d'entrain.

C'était une splendide soirée de juillet, et l'air était embaumé de l'odeur des forêts de pins. De temps à autre ils entendaient un ramier écoutant complaisamment son propre roucoulement, ou apercevaient, profondément tapi parmi les fougères bruissantes, le poitrail bruni du faisan. De petits écureuils leur lançaient des regards curieux du haut

des hêtres, tandis qu'ils passaient, et les lapins détalaient à toute allure à travers les fourrés et par-dessus les tertres moussus, leur queue blanche dressée en l'air.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans l'avenue de Canterville Chase, toutefois, le ciel se couvrit de nuages, un calme bizarre parut s'emparer de l'atmosphère, un grand vol de corneilles passa silencieusement au-dessus de leurs têtes, et, avant qu'ils n'eussent atteint la maison, il était tombé quelques grosses gouttes de pluie.



L'arrivée des Otis.

Debout sur le perron, pour les recevoir, se tenait une vieille femme, proprement habillée de soie noire, en bonnet et tablier blancs. C'était Mrs. Umney, la gouvernante, que Mrs. Otis, à la prière instante de Lady Canterville, avait consenti à maintenir dans sa situation antérieure. Elle leur fit à tous une profonde révérence à mesure qu'ils

descendaient de voiture, et dit, d'une gentille voix à l'ancienne mode :

« Soyez les bienvenus à Canterville Chase, je vous prie. »

À sa suite, ils traversèrent le beau vestibule Tudor et entrèrent dans la bibliothèque, pièce longue et basse, lambrissée de chêne noir, au fond de laquelle il y avait une grande fenêtre à vitrail. Ils y trouvèrent le thé servi, et, après s'être débarrassés de leurs manteaux, ils s'assirent et se mirent à regarder alentour, tandis que Mrs. Umney les servait.

Tout à coup, Mrs. Otis aperçut une tache rouge sombre sur le parquet, tout près de la cheminée, et, sans la moindre idée de ce que cela pouvait être, elle dit à Mrs. Umney :

« Je crois bien qu'on a dû répandre là quelque chose. »

— Oui, Madame, répondit la vieille gouvernante d'une voix assourdie, on a répandu du sang en cet endroit.

— Mais c'est abominable, s'écria Mrs. Otis ; je n'aime pas du tout les taches de sang dans une pièce où l'on se tient. Il faut la nettoyer tout de suite. »

La vieille femme sourit, et répondit de la même voix basse et mystérieuse :

« C'est le sang de Lady Eleanore de Canterville, qui fut assassinée en cet endroit même par son propre mari, Sir Simon de Canterville, en 1575. Sir Simon lui survécut neuf ans, et disparut tout à coup dans des circonstances fort mystérieuses. Son corps n'a jamais été découvert, mais son esprit, coupable de ce meurtre, hante encore le manoir. Cette tache de sang a été très admirée par tous les visiteurs, et il est impossible de l'enlever. »

— Tout ça, c'est de la blague, s'écria Washington Otis ; le Super-Kinettoy et Extra-Détersif Pinkerton enlèvera ça en un rien de temps. »

Et, avant que la gouvernante épouvantée eût eu le temps d'intervenir, il était à genoux, et frottait vivement le parquet avec un petit bâton qui ressemblait à un cosmétique noir. Au bout de quelques instants, on ne voyait plus aucune trace de la tache de sang.

« Je savais bien que le Pinkerton en viendrait à bout », s'écria-t-il triomphalement, se retournant vers sa famille pleine d'admiration.

À peine eut-il prononcé ces mots, qu'un éclair terrible illumina la pièce sombre : un coup de tonnerre épouvantable les fit tous se dresser d'un bond, et Mrs. Umney s'évanouit.

« Quel climat monstrueux ! dit avec calme le ministre américain, tout en allumant un long cigare. Je gage que la vieille terre des ancêtres est tellement surpeuplée qu'ils ne peuvent faire des conditions météorologiques convenables à tout le monde. J'ai toujours été d'avis que l'émigration était la seule chose qui convînt à l'Angleterre. »

— Mon cher Hiram, s'écria Mrs. Otis, que pouvons-nous faire d'une

femme qui a des évanouissements ?

— Il faut les lui retenir sur ses gages, comme les bris de vaisselle, répondit le ministre ; après cela, elle ne s'évanouira plus. »

Au bout de quelques instants, Mrs. Umney revint à elle, effectivement. Il était hors de doute, cependant, qu'elle était extrêmement inquiète, et elle avertit d'un air sévère Mr. Otis d'avoir à prendre garde à quelque malheur prêt à s'abattre sur la maison.

« Monsieur, j'ai vu des choses, de mes propres yeux, dit-elle, des choses qui feraient dresser les cheveux sur la tête de n'importe quel chrétien, et nombreuses sont les nuits où je n'ai pas fermé l'œil à cause des choses épouvantables qui se passent ici. » Cependant Mr. Otis et sa femme assurèrent chaleureusement à la brave vieille qu'ils n'avaient pas peur des revenants. Après avoir appelé les bénédictions de la Providence sur son nouveau maître et sa nouvelle maîtresse, et jeté les bases d'une augmentation d'appointements, la vieille gouvernante s'en alla en chancelant vers sa chambre.



L'orage se déchaîna toute cette nuit-là, mais il ne se produisit rien qui mérite d'être noté. Toutefois, le lendemain matin, lorsqu'ils descendirent pour le petit déjeuner, ils retrouvèrent la terrible tache de sang sur le parquet.

« Je ne crois pas que ce soit la faute de l'Extra-Détersif, dit Washington, car je l'ai éprouvé avec tout. Ce doit être le fantôme. »

Il effaça donc une seconde fois la tache, mais le lendemain matin elle reparut encore. Le jour suivant elle était encore là, bien que la bibliothèque eût été fermée à clef pour la nuit par Mr. Otis lui-même, et qu'il eût emporté la clef à l'étage. Toute la famille fut dès lors fort intéressée par cet événement ; Mr. Otis commença à soupçonner qu'il avait été trop dogmatique dans sa dénégation de l'existence des spectres, Mrs. Otis manifesta son intention de faire partie de la Société Spirite, et Washington prépara une longue lettre à MM. Myers et Podmore[4], au sujet de la « Permanence des taches sanglantes lorsqu'elles se rattachent à un crime ». Cette nuit-là, tous les doutes relatifs à l'existence objective des apparitions furent levés à tout jamais.

La journée avait été chaude et ensoleillée ; et, à la fraîcheur du soir, toute la famille alla faire une promenade en voiture. Ils ne rentrèrent qu'à neuf heures, et prirent alors un souper léger. La conversation ne tomba nullement sur les fantômes, de sorte qu'il n'y eut même pas ces conditions initiales d'attente qui précèdent si souvent la manifestation de phénomènes parapsychiques. Les sujets dont il fut question, ainsi que je l'ai appris par la suite de la bouche de Mr. Otis, furent simplement de ceux qui constituent la conversation habituelle des Américains cultivés des classes supérieures – tels que l'immense supériorité, comme actrice, de Miss Fanny Davenport sur Sarah Bernhardt ; la difficulté qu'il y avait à se procurer des épis de maïs vert, des galettes de sarrasin et de la bouillie de maïs[5], même dans les meilleures maisons anglaises ; l'importance de Boston dans le développement de l'esprit universel ; les avantages du système d'enregistrement des bagages dans les voyages en chemin de fer ; et la douceur de l'accent de New York, en comparaison du parler traînard de Londres. Il ne fut absolument pas question de surnaturel, et l'on ne fit en aucune façon allusion à Sir Simon de Canterville. À onze heures la famille se retira, et dès onze heures et demie toutes les lumières étaient éteintes.



Le fantôme bafoué.

Quelque temps après, Mr. Otis fut réveillé par un bruit bizarre dans le couloir, à l'extérieur de sa chambre. On eût dit un tintement de métal, et il semblait se rapprocher d'instant en instant. Il se leva

immédiatement, frotta une allumette, et regarda l'heure. Il était exactement une heure. Mr. Otis était très calme, et se tâta le pouls, qui n'était nullement fébrile.

Le bruit étrange se prolongea encore, et il entendit en même temps distinctement un bruit de pas. Il chaussa ses pantoufles, prit dans sa mallette une petite fiole oblongue, et ouvrit la porte. Juste en face de lui il vit, au pâle clair de lune, un vieillard d'aspect terrible. Il avait des yeux rouges pareils à des charbons incandescents ; une longue chevelure grise lui tombait sur les épaules en tresses emmêlées ; ses vêtements, d'une coupe ancienne, étaient salis et élimés. De lourdes menottes et des fers rouillés lui pendaient aux poignets et aux chevilles.

« Cher Monsieur, dit Mr. Otis, permettez-moi vraiment d'insister auprès de vous pour que vous huiliez ces chaînes : je vous ai apporté à cette fin un petit flacon de lubrifiant Soleil Levant Tammany. On le dit totalement efficace dès la première application, et il y a, sur l'emballage, plusieurs attestations allant dans ce sens, émanant de quelques-uns de nos ecclésiastiques les plus éminents. Je le laisse ici pour vous, à côté des veilleuses, et je me ferai un plaisir de vous en fournir encore au cas où vous en auriez besoin. »

Sur ces mots, le ministre des États-Unis posa le flacon sur une table à dessus de marbre, et, fermant sa porte, se retira dans sa chambre pour se reposer.

Un instant, le fantôme de Canterville demeura absolument immobile, dans un accès d'indignation bien naturelle ; puis, ayant lancé violemment le flacon sur le parquet poli, il s'enfuit le long du couloir, en poussant des gémissements sourds et en émettant une lueur verdâtre et fantomatique.

Mais, au moment précis où il atteignait le haut de l'escalier de chêne, une porte s'ouvrit brusquement, deux petits personnages apparurent, vêtus de longues robes blanches, et un gros oreiller lui frôla la tête avec un sifflement. Il n'y avait manifestement pas de temps à perdre ; aussi, adoptant à la hâte, comme moyen d'évasion, la quatrième dimension de l'espace, disparut-il à travers le lambris, et la maison devint-elle absolument silencieuse.

Dès qu'il eut atteint un petit cabinet secret dans l'aile gauche, il s'appuya contre un rayon de lune pour reprendre haleine, et se mit en devoir de faire le point de sa situation. Jamais, au cours de sa carrière brillante et ininterrompue depuis trois cents ans, il n'avait été aussi grossièrement insulté. Il songea à la Duchesse douairière, qu'il avait frappée d'épouvante au moment où elle se tenait debout devant son miroir avec ses dentelles et ses diamants ; aux quatre servantes, qui avaient été saisies d'une crise d'hystérie alors qu'il les avait simplement regardées avec un rire grimaçant à travers les rideaux de

l'une des chambres d'invités ; au recteur de la paroisse, dont il avait soufflé la bougie tandis qu'il sortait de la bibliothèque, un soir, à une heure avancée, et qui avait été depuis lors soigné par Sir William Gull, pour des troubles nerveux qui le martyrisaient ; et à la vieille madame de Trémouillac, qui, s'étant réveillée un matin de bonne heure et ayant aperçu un squelette assis dans un fauteuil auprès du feu et lisant son journal intime, avait dû garder le lit pendant six semaines avec une fièvre cérébrale, et qui, après sa guérison, s'était réconciliée avec l'église, et avait rompu ses relations avec ce sceptique notoire, M. de Voltaire. Il se rappela cette nuit terrible où l'abominable Lord Canterville avait été trouvé étouffant dans son cabinet de toilette, pour avoir été contraint par le fantôme, – cela il le jura – à avaler le valet de carreau, qui lui était resté fiché en travers de la gorge, et dont il avoua, avant de mourir, s'être servi pour soutirer au jeu 50 000 livres à Charles James Fox, chez Crockford. Tous ses grands triomphes lui revinrent en mémoire, depuis le cas du maître d'hôtel qui s'était tué d'un coup de pistolet dans l'office parce qu'il avait vu une main verte frappant au carreau, jusqu'à celui de la belle Lady Stutfield, qui fut contrainte définitivement de porter un ruban de velours noir autour de la gorge pour cacher la brûlure qu'avaient laissé cinq doigts sur sa peau blanche, et qui finit par se noyer dans l'étang aux carpes à l'extrémité de l'Allée du Roi. Avec l'égotisme enthousiaste du véritable artiste, il passa en revue ses exploits les plus célèbres, et eut un sourire amer en se remémorant sa dernière apparition en tant que « Ruben le Rouge, ou le Nourrisson Étranglé », ses débuts comme « Gédéon le Décharné, le Suceur de Sang de Bexley Moor », et le succès prodigieux qu'il avait obtenu, par une splendide soirée de juillet, simplement en jouant aux quilles avec ses propres ossements sur le court de tennis gazonné. Et, après tout cela, quelques misérables Américains modernes venaient lui offrir le lubrifiant Soleil Levant, et lui lancer des oreillers à la tête ! C'était absolument intolérable. D'ailleurs, aucun fantôme de l'histoire n'avait jamais été traité ainsi. Aussi résolut-il de se venger, et il demeura jusqu'au jour plongé dans une profonde méditation.



Le lendemain matin, quand les membres de la famille Otis se retrouvèrent pour le petit déjeuner, ils parlèrent assez longuement du fantôme. Le ministre des États-Unis fut naturellement un peu contrarié de constater que son cadeau n'avait pas été accepté.

« Je n'ai nul désir, dit-il, de causer le moindre mal à ce fantôme, et je dois vous faire observer qu'étant donné le nombre de siècles qu'il a passés dans ces murs, j'estime qu'il n'est pas du tout poli de lui lancer des oreillers. »

Remarque fort juste, que les jumeaux, je regrette d'avoir à le dire, accueillirent avec des éclats de rire.

« D'autre part, reprit-il, s'il refuse absolument de se servir du lubrifiant Soleil Levant, il faudra que nous lui enlevions ses chaînes. Il serait tout à fait impossible de dormir, avec un tel tintamarre juste auprès de nos chambres. »

Pendant le reste de la semaine, toutefois, ils ne furent plus dérangés, la seule chose qui retînt leur attention étant le renouvellement constant de la tache de sang sur le parquet de la bibliothèque. C'était là, certes, un phénomène fort étrange, car la porte était toujours fermée à clef, le soir, par Mr. Otis, et les fenêtres tenues soigneusement closes. La couleur de la tache qui tenait du caméléon suscita aussi force commentaires. Certains jours, au matin, elle était d'un rouge sombre (presque indien) ; puis elle virait au vermillon, puis au pourpre généreux, et un jour qu'ils étaient descendus pour la prière familiale, selon les rites simples de la Libre Église Américaine Épiscopale Réformée, ils la trouvèrent d'un vert émeraude éclatant. Ces changements kaléidoscopiques amusèrent naturellement beaucoup la famille, et les parisiens étaient librement ouverts, à ce sujet, tous les soirs. La seule personne qui ne participât point à la plaisanterie était la petite Virginia, qui, pour quelque raison inexplicquée, paraissait toujours passablement contrariée à la vue de la tache de sang, et qui faillit pleurer le jour où elle fut vert émeraude.

La seconde apparition du fantôme eut lieu le dimanche soir. Peu après être allés se coucher, ils furent soudain alertés par un fracas épouvantable dans le vestibule. Étant redescendus précipitamment, ils constatèrent qu'une énorme armure ancienne s'était détachée de son socle, et était tombée sur le dallage, tandis qu'assis dans un fauteuil à haut dossier, le fantôme de Canterville se frottait les genoux, le visage empreint d'une expression de souffrance intense. Les jumeaux, qui

avaient emporté leurs sarbacanes, lui décochèrent immédiatement deux boulettes, avec cette précision dans le pointage qui ne peut être obtenue que par une pratique longue et attentive sur la personne de son maître d'écriture, – cependant que le ministre des États-Unis le menaçait de son revolver et le sommait, conformément à l'étiquette californienne, de lever les mains en l'air ! Le fantôme se dressa d'un bond, avec un hurlement sauvage de colère, et les traversa comme une brume, éteignant en passant la bougie de Washington Otis, ce qui les laissa tous dans l'obscurité complète.

Lorsqu'il arriva en haut de l'escalier, il reprit ses esprits, et résolut de lancer son célèbre éclat de rire démoniaque. Il l'avait, en plus d'une circonstance, trouvé extrêmement utile. On dit que ce rire avait, en une seule nuit, fait grisonner la perruque de Lord Raker, et il avait certainement été cause que trois des gouvernantes françaises de Lady Canterville avaient donné congé avant d'avoir terminé leur premier mois. Il lança donc son rire le plus horrible, au point que les vénérables voûtes résonnèrent de son écho ; mais à peine le dernier éclat s'était-il éteint, qu'une porte s'ouvrit, et que Mrs. Otis sortit de sa chambre, vêtue d'un peignoir bleu clair.

« Votre santé me paraît vraiment laisser à désirer, dit-elle ; aussi vous ai-je apporté un flacon de l'élixir du docteur Dobell. Si vous souffrez d'une indigestion, vous constaterez que c'est un remède tout à fait excellent. »

Le fantôme la fusilla du regard, et s'apprêta immédiatement à se transformer en un gros chien noir, talent pour lequel il était à juste titre renommé, et auquel le médecin de la famille avait toujours attribué l'idiotie définitive de l'oncle de Lord Canterville, l'Honorable[6] Thomas Horton. Toutefois, un bruit de pas se rapprochant le fit hésiter dans son féroce dessein, de sorte qu'il se contenta de devenir légèrement phosphorescent, et de disparaître avec un gémissement sépulcral, juste au moment où les jumeaux le rejoignaient.

Ayant regagné sa chambre, il perdit totalement contenance, et devint la proie de l'agitation la plus violente. La vulgarité des jumeaux, et le matérialisme grossier de Mrs. Otis lui étaient, bien entendu, extrêmement désagréables ; mais ce qui, à dire vrai, le contrariait le plus, c'était d'avoir été incapable de revêtir l'armure. Il avait espéré que même des Américains modernes frémiraient à la vue d'un fantôme en armure, ne serait-ce, à défaut de raison plus sensée, que par respect pour leur poète national Longfellow[7], grâce à la poésie gracieuse et attrayante de qui il avait, quant à lui, charmé bien des heures d'ennui, pendant que les Canterville étaient à Londres. De plus, c'était sa propre armure. Il l'avait portée avec beaucoup de succès au tournoi de Kenilworth, et elle lui avait valu les compliments

les plus chaleureux de la Reine Vierge elle-même. Pourtant, en essayant de la revêtir, il avait été complètement écrasé par le poids de l'énorme cuirasse et du heaume, et était tombé lourdement sur le sol dallé, s'écorchant sérieusement les deux genoux, et se meurtrissant les jointures de la main droite.

Pendant les jours qui suivirent ces événements il fut extrêmement malade, et c'est à peine s'il quitta sa chambre, si ce n'est pour entretenir en bon état la tache de sang. Cependant, à force de soins, il guérit, et résolut de faire une troisième tentative en vue d'effrayer le ministre des États-Unis et sa famille. Il choisit le vendredi 17 août pour effectuer son apparition, et employa la majeure partie de cette journée à passer en revue sa garde-robe. Il se décida finalement pour un grand chapeau de feutre mou avec une plume rouge, un linceul plissé aux poignets et au col, et un poignard rouillé.



Le fantôme persécuté.

Vers le soir il y eut un violent orage, et le vent était tellement déchaîné que toutes les fenêtres et les portes de la vieille maison tremblaient et claquaient. Bref, c'était précisément le genre de temps

qu'il aimait. Voici quel était son plan de bataille : il devait se rendre sans bruit dans la chambre de Washington Otis, lui adresser, du pied du lit, un baragouin inintelligible, et s'enfoncer par trois fois le poignard dans la gorge aux sons d'une musique lente. Il en voulait tout particulièrement à Washington, car il savait fort bien que c'était lui qui avait l'habitude d'effacer la célèbre tache de sang de Canterville avec de l'Extra-Détersif Pinkerton. Ayant ainsi amené le jeune téméraire et imprudent à un état de terreur abjecte, il devait alors se rendre dans la chambre occupée par le ministre des États-Unis et sa femme, et là, poser une main moite sur le front de Mrs. Otis, cependant qu'il susurrerait, à l'oreille de son mari, les secrets effroyables du charnier.

En ce qui concerne la petite Virginia, il ne s'était pas encore entièrement décidé. Elle ne l'avait jamais insulté d'aucune façon, et elle était jolie et douce. Quelques gémissements sourds issus de l'armoire, pensait-il, seraient largement suffisants, et si cela ne réussissait pas à la réveiller, il pourrait tirailler son couvre-pied avec des gestes saccadés de paralytique.

Quant aux jumeaux, il était absolument décidé à leur donner une leçon. La première chose à faire, c'était, bien entendu, de s'asseoir sur leur poitrine, de façon à produire une sensation étouffante de cauchemar. Puis, comme leurs lits étaient tout près l'un de l'autre, de se tenir debout entre les deux, en prenant la forme d'un cadavre livide et froid comme la glace, jusqu'à ce qu'ils fussent paralysés de peur, et enfin de rejeter le linceul et de ramper autour de la pièce, avec ses ossements tout blanchis et un seul œil qu'il ferait rouler dans son orbite, – tenant ainsi le rôle de « Daniel le Muet, ou le Squelette du Suicidé », personnage sous la forme duquel il avait en plus d'une circonstance produit un effet sensationnel, et qu'il considérait comme valant largement son célèbre rôle de « Martin le Maniaque, ou le Mystère Masqué ».

À dix heures et demie, il entendit la famille aller se coucher. Pendant quelque temps il fut dérangé par les éclats de rire déchaînés des jumeaux, qui, avec la gaieté insouciance des écoliers, s'amusaient manifestement avant de se retirer pour la nuit ; mais à onze heures et quart, tout était silencieux, et, aux douze coups de minuit, il se mit en route. La chouette battait des ailes contre les vitres, le corbeau croassait du haut du vieil if, et le vent errait en gémissant comme une âme en peine autour de la maison ; mais la famille Otis dormait, sans se douter du sort qui l'attendait, et il entendit dominant de haut la pluie et le vent, le ronflement régulier du ministre des États-Unis. Il sortit à pas de loup de derrière le lambris, avec un sourire méchant aux coins de sa bouche cruelle et ridée, et la lune se voila la face derrière un nuage quand qu'il passa à pas de loup devant la grande

fenêtre en encorbellement, où ses propres armes, et celles de son épouse assassinée, étaient blasonnées en azur et or. Il poursuivit son chemin sans bruit, comme une ombre mauvaise, et l'obscurité elle-même semblait l'avoir en horreur tandis qu'il avançait. À ce moment, il crut entendre un appel, et s'arrêta ; mais ce n'était que l'aboïement d'un chien de la Ferme Rouge, et il reprit sa marche, en marmottant d'étranges jurons du XVI^e siècle et en brandissant à tout instant le poignard rouillé dans l'air de minuit. Enfin il atteignit l'angle du couloir qui menait à la chambre de l'infortuné Washington. Un instant, il s'y arrêta, cependant que le vent faisait voler ses longues boucles grises autour de sa tête, et tordait en plis grotesques et fantastiques l'horreur sans nom du linceul du mort. L'horloge sonna le quart, et il se dit que l'heure était venue. Il eut un rire intérieur, et tourna le coin du couloir ; mais à peine l'eut-il fait qu'il recula avec un gémissement pitoyable de terreur, et cacha son visage blême dans ses longues mains osseuses.

Juste en face de lui se dressait un spectre horrible, immobile ainsi qu'une image taillée, et monstrueux comme le rêve d'un dément ! Sa tête était chauve et brunie, son visage, rond, gras, et blanc ; et un rire hideux semblait lui avoir tordu les traits en une grimace éternelle. Des yeux, s'échappaient à flots des rais de lumière écarlate, la bouche était un large puits de feu, et un vêtement hideux, pareil au sien, enveloppait de ses neiges silencieuses la forme titanesque. Sur sa poitrine, était fixé un écriteau portant une inscription étrange en caractères antiques, et cela ressemblait à un parchemin ignominieux, où aurait été inscrits une liste de péchés épouvantables, une sorte de calendrier du crime ; et, dans la main droite, l'apparition brandissait un glaive d'acier brillant.

N'ayant encore jamais vu de fantôme, il fut naturellement fort épouvanté, et, après un second coup d'œil lancé en hâte sur l'effarante apparition, il s'enfuit vers sa chambre en trébuchant dans son suaire, tandis qu'il courait dans les couloirs. Finalement il laissa tomber le poignard rouillé dans les bottes du ministre, où il fut retrouvé le lendemain matin par le valet. Une fois dans ses appartements, il se jeta sur un petit grabat, et enfouit son visage sous les couvertures. Au bout de quelque temps, toutefois, le vieux courage des Canterville reprit le dessus, et il résolut d'aller parler à l'autre fantôme lorsqu'il ferait jour. Aussi, dès que l'aube eut commencé à tacher d'argent les collines, retourna-t-il vers l'endroit où il avait aperçu pour la première fois le fantôme menaçant, ayant le sentiment qu'après tout deux fantômes valaient mieux qu'un seul, et que, grâce à l'aide de son nouvel ami, il pourrait en toute sécurité se colleter avec les jumeaux. Une fois sur place, cependant, un spectacle terrible s'offrit à sa vue. Il était manifestement arrivé un malheur au spectre, car la lumière

s'était totalement évanouie de ses yeux creux, le glaive luisant était tombé de sa main, et il s'appuyait au mur dans une attitude tendue et inconfortable. Le fantôme s'élança en avant et le saisit dans ses bras, lorsque, à sa grande horreur, la tête se détacha et roula à terre, le corps prit une position couchée, et il se retrouva en train d'étreindre un rideau de lit en basin blanc, tandis qu'un balai, un couperet de cuisine, et un navet creux gisaient à ses pieds ! Incapable de comprendre cette transformation curieuse, il saisit le panneau avec une hâte fébrile, et il y lut, à la lumière grise du matin, ces mots effrayants :

*Iceluy phantasme des Otis
Seul spectre véritable et original
Méfiez-vous des contrefaçons,
Tous autres sont faux.*

Comme un éclair, la vérité se fit jour dans son esprit. On s'était moqué de lui, il avait été joué, floué ! Le vieux regard des Canterville passa dans ses yeux ; il serra ses gencives édentées ; et, levant ses mains flétries au-dessus de sa tête, il jura, selon la phraséologie pittoresque de la vieille école, que « quand Chantecler aurait fait retentir par deux fois son cor joyeux, la geste de sang s'accomplirait, et le Meurtre se mettrait en chemin, de sa démarche silencieuse ».

À peine eut-il proféré ce serment effroyable, que, du haut du toit aux tuiles rouges d'une ferme lointaine, un coq chanta. Il partit d'un long rire, bas et amer, et attendit. D'heure en heure, il prolongea son attente, mais le coq, pour quelque raison étrange, ne chanta plus. Enfin, à sept heures et demie, l'arrivée des servantes le contraignit à abandonner son effrayante veille, et il regagna doucement sa chambre, songeant à son vain espoir et à son dessein contrecarré. Là, il consulta plusieurs livres de chevalerie ancienne, qu'il affectionnait beaucoup, et constata que, chaque fois qu'on avait fait usage de son serment, Chantecler avait toujours chanté une seconde fois.

« Que la vilaine beste périsse de maie mort, marmotta-t-il. Fut un temps où, de mon fier épieu, je l'eusse embrochée par la gorge, et l'eusse fait chanter pour moi, fût-ce en la mort ! »

Il se retira alors dans un confortable cercueil de plomb, où il demeura jusqu'au soir.



Le lendemain, le fantôme se sentit très faible et fatigué. La surexcitation terrible des quatre dernières semaines commençait à faire sentir son effet. Ses nerfs étaient complètement à vif, et il sursautait au moindre bruit. Durant cinq jours, il garda la chambre, et se décida enfin à abandonner la question de la tache de sang sur le parquet de la bibliothèque. Puisque la famille Otis n'en voulait pas, c'est que manifestement elle ne la méritait point. C'étaient de toute évidence des gens habitués à vivre sur un plan d'existence bas et matérialiste, et tout à fait incapables d'apprécier la valeur symbolique des phénomènes extra-sensoriels. La question des apparitions, et du développement des corps astraux, était, bien entendu, fantasmagorique, tout autre chose, et cela ne dépendait pas vraiment de lui. Il était de son devoir solennel d'apparaître dans le couloir une fois par semaine, et de lancer des cris inarticulés, du fond de la grande fenêtre en encorbellement, le premier et le troisième mercredi de chaque mois ; et il ne voyait pas comment il aurait pu se dérober honorablement à ses obligations. Il est vrai que sa vie avait été fort mauvaise, mais, d'un autre côté, il était très consciencieux pour tout ce qui touchait au surnaturel. Aussi traversa-t-il le couloir, chacun des trois samedis suivants, comme d'habitude, entre minuit et trois heures, en prenant toutes les précautions possibles pour n'être ni vu ni entendu. Il ôtait ses bottes, posait les pieds aussi légèrement que possible sur les vieilles lames de parquet vermoulues, s'enveloppait d'un vaste manteau de velours noir, et prenait soin de se servir du lubrifiant Soleil Levant pour huiler ses chaînes. Je dois avouer que c'est avec beaucoup de réticence qu'il se résolut à adopter ce dernier procédé.

Un soir, cependant, tandis que la famille était en train de dîner, il se glissa dans la chambre de Mr. Otis, et emporta le flacon. Il se sentit d'abord un peu humilié, mais, par la suite, il fut assez avisé pour se rendre compte que cette invention n'était pas sans présenter de grands avantages, et, dans une certaine mesure, elle fut utile à son dessein. Malgré toutes ces précautions, il ne s'en tira pas sans égratignures. Des ficelles étaient continuellement tendues en travers du couloir, et il s'y prenait les pieds dans l'obscurité ; un jour, alors qu'il s'était habillé pour le rôle d'« Isaac le Noir, ou le Chasseur des Bois de Hogley », il fit une chute grave, pour avoir marché sur une pente savonnée, que les jumeaux avaient installée depuis l'entrée de la chambre aux

Tapisseries jusqu'au sommet de l'escalier de chêne. Cette dernière insulte le mit dans une rage telle qu'il résolut de tenter un suprême effort pour raffermir sa dignité et son rang, et il se décida à rendre visite aux jeunes Etoniens insolents la nuit suivante, dans son célèbre rôle de « Rupert le Téméraire, ou le Comte sans Tête ».

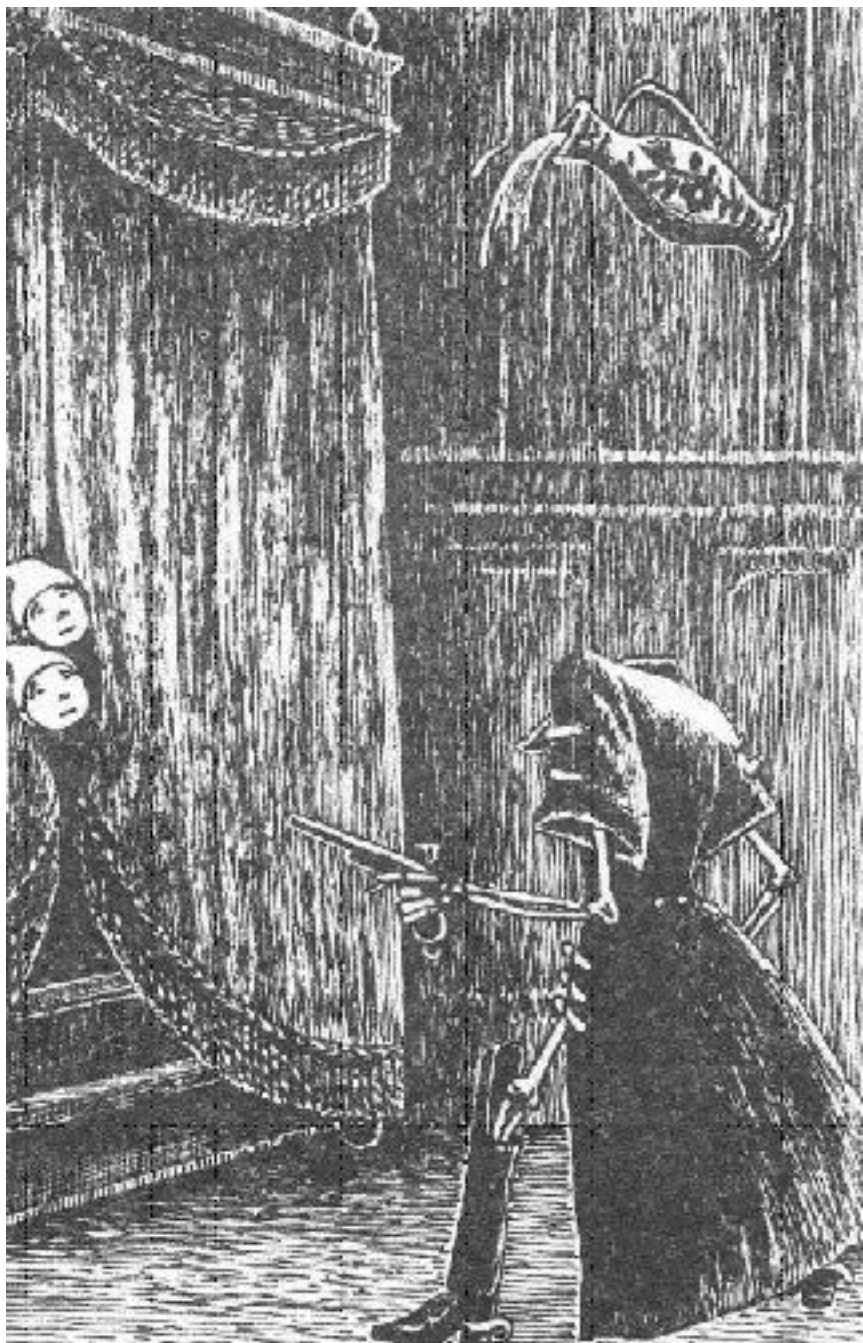
Il y avait plus de soixante-dix ans qu'il n'avait paru sous ce déguisement, exactement depuis qu'il avait, par ce moyen, tellement effrayé la jolie Lady Barbara Modish, qu'elle avait soudain rompu ses fiançailles avec le grand-père de l'actuel Lord Canterville, pour s'enfuir à Gretna Green[8] avec le beau Jack Castleton, déclarant que rien au monde ne l'amènerait à s'allier à une famille qui permettait à un fantôme aussi horrible de déambuler sur la terrasse, au crépuscule. Le pauvre Jack fut plus tard tué en duel, d'un coup de pistolet, par Lord Canterville, sur le pré communal de Wandsworth, et Lady Barbara mourut de chagrin à Tunbridge Wells avant que l'année fût écoulée : ç'avait donc, à tous points de vue, été un grand succès. Toutefois, ce rôle supposait une présentation physique extrêmement difficile, s'il m'est permis d'employer cette expression empruntée au théâtre à propos de l'un des plus grands mystères du surnaturel, ou, pour faire usage d'un terme plus scientifique, du monde supranaturel ; et il lui fallut largement trois heures pour faire ses préparatifs. Enfin, tout fut prêt, et il fut fort content de son aspect. Les grosses bottes de cuir à l'écuyère qui allaient avec le costume étaient bien un tantinet trop grandes pour lui, et il ne put trouver que l'un des deux pistolets d'arçon ; mais, dans l'ensemble, il fut pleinement satisfait, et, à une heure et quart, il se glissa hors du lambris et descendit tout doucement le couloir.

Lorsqu'il arriva à la chambre occupée par les jumeaux – désignée, je dois le dire en passant, sous le nom de chambre Bleue, en raison de la couleur de ses tentures, – il trouva la porte entrebâillée.

Désirant faire une entrée remarquée, il l'ouvrit toute grande, d'un geste violent, lorsqu'un lourd broc d'eau lui tomba dessus, le trempant jusqu'aux os, et manquant de quelques centimètres seulement son épaule gauche. Au même instant, il entendit des éclats de rire étouffés provenant du lit à colonnes. Le choc qu'en ressentit son système nerveux fut si grand qu'il s'enfuit dans sa chambre à toutes jambes ; le lendemain, il fut immobilisé par un gros rhume. La seule chose qui le consolait dans toute l'affaire, c'était de n'avoir pas emporté sa tête, car s'il l'avait fait, les conséquences auraient pu être très graves.

Il renonça dès lors à tout espoir d'effrayer jamais cette grossière famille américaine, et se contenta, en général, de rôder le long des couloirs, chaussé de pantoufles de lisière, avec un épais cache-nez rouge autour de la gorge, de peur des courants d'air, et une petite arquebuse, pour le cas où il aurait été attaqué par les jumeaux.

Le coup final qu'il reçut se produisit le 19 septembre. Il était descendu dans le vestibule d'honneur, se sentant assuré que là, du moins, il ne serait aucunement molesté, et s'amusait à faire des réflexions satiriques sur les grandes photographies, par Saroni, du ministre des États-Unis et de sa femme, qui avaient à présent pris la place des portraits de famille des Canterville. Il était vêtu simplement mais proprement d'un long linceul, maculé de terreau de cimetière ; il s'était attaché la mâchoire avec une bande de linge jaune, et portait une petite lanterne et une pelle de fossoyeur. En fait, il était costumé pour le rôle de « Jonas sans Tombe, ou le Voleur de Cadavres de Chertsey Bam », une de ses créations les plus remarquables, et l'une de celles dont les Canterville avaient toutes les raisons de se souvenir, car c'était là l'origine véritable de leur querelle avec leur voisin, Lord Rufford. Il était environ deux heures et quart du matin, et, pour autant qu'il pouvait s'en rendre compte, nul ne remuait. Cependant, tandis qu'il se dirigeait lentement vers la bibliothèque pour voir s'il restait quelques traces de la tache de sang, deux personnages bondirent tout à coup sur lui du fond d'un recoin sombre, agitant follement les bras au-dessus de leur tête, et lui hurlant « Bou ! » à l'oreille.



Le fantôme humilié.

Saisi de panique, ce qui, vu les circonstances, était bien naturel, il se précipita dans l'escalier, mais trouva Washington Otis qui l'y attendait, muni de la grande seringue du jardin. Se voyant ainsi

encerclé de toutes parts par ses ennemis, et presque aux abois, il disparut dans le gros poêle de fonte, qui, heureusement pour lui, n'était pas allumé, et il fut obligé de rentrer chez lui par les carreaux et les cheminées, arrivant dans sa chambre dans un état affreux de saleté, de désordre, et de désespoir.

Après cela, on ne le vit plus en expédition nocturne. Les jumeaux se tinrent en embuscade à plusieurs reprises pour le surprendre, et parsemèrent tous les soirs les couloirs de coques de noix, au grand ennui de leurs parents et des domestiques, mais ce fut en vain. Il était bien manifeste qu'il se sentait tellement blessé dans ses sentiments, qu'il refusait d'apparaître. Mr. Otis, en conséquence, se remit à son important travail sur l'histoire du Parti démocrate, auquel il se consacrait depuis plusieurs années ; Mrs. Otis organisa un merveilleux pique-nique aux palourdes[9], qui fit sensation dans le comté ; les gamins s'adonnèrent à des parties de lacrosse, d'euchre, de poker, et autres jeux nationaux américains ; et Virginia parcourut les chemins sur son poney, accompagnée par le jeune duc de Cheshire, qui était venu passer la dernière semaine de ses vacances à Canterville Chase. Il fut généralement admis que le fantôme était parti, et, en vérité, Mr. Otis écrivit une lettre en informant Lord Canterville, qui, en réponse, exprima la grande satisfaction que lui causait cette nouvelle, et adressa ses compliments à la digne épouse du Ministre.

Les Otis, cependant, se trompaient, car le fantôme était toujours dans la maison ; et, bien qu'il fût maintenant presque réduit à l'état d'invalides, il n'était nullement disposé à en rester là, d'autant moins qu'il avait appris que, parmi les invités, se trouvait le jeune duc de Cheshire, dont le grand-oncle, Lord Francis Stilton, avait un jour parié cent guinées avec le colonel Carbury qu'il ferait une partie de dés avec le fantôme de Canterville, et avait été retrouvé le lendemain matin étendu sur le parquet de la salle de jeu, dans un tel état d'impotence paralytique que, bien qu'il vécût jusqu'à un âge avancé, il ne fut plus capable de dire autre chose que « Double Six ».

L'histoire s'était ébruitée à l'époque, bien que, naturellement, par respect envers les sentiments des deux familles, l'on eût fait tout son possible pour l'étouffer ; et l'on trouvera un récit détaillé de tous les événements qui s'y rattachent, dans le troisième volume des *Souvenirs du Prince Régent et de ses Amis*, de Lord Tattle.

Le fantôme était donc naturellement très désireux de montrer qu'il n'avait pas perdu son influence sur les Stilton, à qui, en vérité, il était apparenté de loin, sa propre cousine germaine ayant épousé en secondes noces le Sieur de Bulkeley, de qui, comme chacun sait, descend toute la lignée des ducs de Cheshire. Aussi prit-il ses dispositions pour apparaître devant le petit amoureux de Virginia sous la forme de sa célèbre création : « Le Moine Vampire, ou le Bénédictin

Exsangue », – vision tellement horrible que, lorsque la vieille Lady Startup en avait été témoin, ce qui était arrivé un soir fatal de Saint-Sylvestre, en l'an 1764, elle s'était mise à pousser des cris perçants, qui avaient abouti à une apoplexie violente, si bien qu'elle était morte au bout de trois jours, après avoir déshérité les Canterville, qui étaient ses parents les plus proches, et laissé tout son argent à son apothicaire de Londres... Au dernier moment, toutefois, la terreur que lui inspiraient les jumeaux l'empêcha de quitter sa chambre ; le petit Duc dormit donc en paix sous le grand dais emplumé de la chambre Royale, et rêva de Virginia.



Quelques jours après ces événements, Virginia et son cavalier aux cheveux bouclés se promenèrent à cheval à travers les prés de Brockley, où elle fit un accroc si désastreux à son amazone en sautant une haie, qu'elle résolut, en rentrant, de monter par l'escalier de service afin qu'on ne la vît pas. Alors qu'elle passait en courant devant la chambre aux Tapisseries, dont la porte était ouverte, il lui sembla voir quelqu'un dans la pièce, et, croyant que c'était la femme de chambre de sa mère, qui s'y installait parfois avec son ouvrage, elle y entra pour lui demander de faire une reprise à sa jupe.

Mais, à sa grande surprise, c'était le fantôme de Canterville en personne ! Il était assis à la fenêtre, observant l'or en ruine des feuilles jaunissantes tourbillonner dans l'air, et les feuilles rouges danser follement dans la longue avenue. Sa tête était appuyée dans sa main, et toute son attitude exprimait un abattement extrême. En vérité, il avait l'air si triste et en si piteux état, que la petite Virginia, dont la première pensée avait été de s'enfuir et de s'enfermer à clef dans sa chambre, fut remplie de pitié, et résolut d'essayer de le consoler. Sa démarche était si légère, et si profonde la mélancolie du fantôme, qu'il ne s'aperçut pas de sa présence avant qu'elle lui eût parlé.

« Je vous plains bien sincèrement, dit-elle, mais mes frères rentrent demain à Eton, et alors, si vous vous conduisez bien, personne ne vous tracassera.

— Il est absurde de me demander de me bien conduire, répondit-il, se retournant vers la jolie fillette qui avait osé lui adresser la parole, absolument absurde. Il faut que je secoue mes chaînes, et que je gémisses à travers les trous des serrures, et que j'erre pendant la nuit, si c'est là ce que vous voulez dire. C'est ma seule raison d'être.

— Ce n'est nullement là une raison d'être, et vous savez que vous avez été très méchant. Mrs. Umney nous a dit, le jour même de notre arrivée, que vous aviez tué votre femme.

— Oh ! je le reconnais volontiers, dit le fantôme d'un ton irrité, mais ce fut là strictement une affaire de famille, qui ne regardait personne d'autre.

— C'est fort mal de tuer qui que ce soit, dit Virginia, qui avait par moments une charmante gravité, héritée de quelque lointain ancêtre de la Nouvelle-Angleterre.

— Oh ! comme je déteste la sévérité facile de l'éthique abstraite ! Ma femme était fort laide, elle ne faisait jamais empeser

convenablement mes collerettes, et n'entendait rien à la cuisine. Voyons ! Je me souviens d'un daim que j'avais abattu dans les bois de Hogley, un daguet magnifique, et savez-vous comment elle l'a fait servir à table ?... Enfin, peu importe, à présent, car tout cela est passé ; et j'avais beau l'avoir tuée, je ne trouve pas que ç'ait été bien gentil de la part de ses frères de me faire mourir de faim.

— Vous faire mourir de faim ? Oh ! monsieur le Fantôme – je veux dire : Sir Simon, – avez-vous faim ? J'ai un sandwich dans mon sac. Le voulez-vous ?

— Non, merci ; je ne mange jamais rien, à présent ; mais c'est bien aimable à vous, néanmoins, et vous êtes beaucoup plus gentille que le reste de votre affreuse famille, si grossière, si vulgaire, et si malhonnête !

— Assez ! s'écria Virginia, en frappant du pied le parquet, c'est vous qui êtes grossier, affreux et vulgaire ; et quant à la malhonnêteté, vous savez fort bien que vous avez volé les couleurs dans ma boîte, pour essayer de raviver cette ridicule tache de sang dans la bibliothèque. Vous avez commencé par prendre tous mes rouges, y compris le vermillon, de sorte que je n'ai plus pu faire de couchers de soleil ; puis vous avez pris le vert émeraude et le jaune de chrome, et finalement il ne m'est plus rien resté que l'indigo et le blanc de Chine, si bien que je n'ai pu faire rien d'autre que des clairs de lune, qui sont toujours déprimants à regarder, et qui ne sont pas faciles du tout à peindre. Je ne vous ai jamais dénoncé, bien que je fusse fort contrariée, et toute cette histoire était ridicule : car qui a jamais entendu parler de sang vert émeraude ?

— Enfin, voyons, dit le fantôme, d'un air assez penaud, que vouliez-vous que je fisse ? Il est fort difficile de se procurer du sang, à notre époque, et puisque votre frère est à l'origine de toute l'affaire avec son Extra-Détersif, je n'ai vu aucune raison de ne pas m'approprier vos couleurs. Quant à la teinte, c'est toujours une affaire de goût : les Canterville ont du sang bleu, par exemple, – le plus bleu qui soit en Angleterre ; mais je sais que, vous autres Américains, vous ne vous intéressez pas aux choses de ce genre.

— Vous n'en savez absolument rien, et ce que vous auriez de mieux à faire, ce serait d'émigrer, pour vous cultiver l'esprit. Mon père ne sera que trop heureux de vous accorder un passage gratuit, et bien qu'il y ait des droits élevés sur les spiritueux^[10] de toute nature, il n'y aura pas de difficultés à la douane, car les fonctionnaires y sont tous démocrates. Une fois à New York, vous aurez certainement beaucoup de succès. Je connais des tas de gens qui donneraient cent mille dollars pour avoir un grand-père, et bien plus encore pour avoir un fantôme de famille.

— Je crois que cela ne me plairait pas, l'Amérique.

— Sans doute parce que nous n'avons pas de ruines ni de curiosités, dit Virginia d'un ton sarcastique.

— Pas de ruines ? Pas de curiosités ? répondit le fantôme. Vous avez votre marine et vos façons.

— Bonsoir ; je vais aller demander à papa d'obtenir pour les jumeaux huit jours de congé supplémentaire.

— Je vous en prie, ne partez pas, Miss Virginia ! s'écria-t-il. Je suis si solitaire et si malheureux, et je ne sais vraiment que faire ! Je voudrais m'endormir, et je ne le puis pas.

— Voilà qui est complètement absurde ! Vous n'avez tout simplement qu'à vous mettre au lit et à souffler la bougie. Il est très difficile, parfois, de rester éveillé, en particulier à l'église, mais il n'y a absolument aucune difficulté à s'endormir. Voyons, les bébés eux-mêmes savent faire cela, et ils ne sont pas très malins.

— Il y a trois cents ans que je n'ai pas dormi, dit-il tristement, et les beaux yeux bleus de Virginia s'agrandirent, pleins d'étonnement, oui, je n'ai pas dormi depuis trois cents ans, et je suis si fatigué ! »

Virginia devint toute grave, et ses petites lèvres frémirent, pareilles à des pétales de rose. Elle s'approcha, et, s'agenouillant tout contre lui, leva les yeux sur son vieux visage flétri.

« Pauvre, pauvre fantôme, murmura-t-elle ; n'avez-vous nul endroit où vous puissiez dormir ? »

— Au loin, là-bas, au-delà des bois de pins, répondit-il, d'une voix lente et rêveuse, il y a un petit jardin. L'herbe y croît, longue et drue ; il y a là les grosses étoiles blanches de la fleur de ciguë, et le rossignol y chante toute la nuit. Toute la nuit, il chante, et la lune froide, pareille à un globe de cristal, penche ses regards sur ce jardin ; et l'if étend ses bras géants au-dessus des dormeurs. »

Les yeux de Virginia s'embuèrent de larmes, et elle se cacha la tête dans les mains.

« Vous voulez dire le Jardin de la Mort, chuchota-t-elle.

— Oui, la Mort. Comme la Mort doit être belle ! Reposer dans la terre molle et brune, tandis que les herbes vous ondulent au-dessus de la tête, et écouter le silence... N'avoir pas d'hier, et pas de demain... Oublier le temps, oublier la vie, être en paix... Vous pouvez m'aider. Vous pouvez m'ouvrir le portail de la maison de la Mort, car l'Amour est toujours avec vous, et l'Amour est plus fort que la Mort. »

Virginia se mit à trembler ; elle fut parcourue d'un frisson glacial, et pendant quelques instants il y eut un silence. Elle avait l'impression d'être au milieu d'un rêve terrible.

Puis le fantôme se remit à parler, et sa voix ressemblait aux soupirs du vent :

« Avez-vous lu la vieille prophétie sur la fenêtre de la bibliothèque ? »

— Oh ! souvent, s'écria la fillette, levant les yeux, je la connais fort bien. Elle est peinte avec de drôles de lettres noires, et elle est difficile à lire. Il n'y a que six vers :



Le jardin de la mort.

*Quand celle aux cheveux d'or aura su arracher
Les mots d'une prière aux lèvres du péché,*

*Quand l'amandier stérile aura repris ses charmes,
Et qu'un petit enfant aura donné ses larmes,
Alors, cette maison redeviendra tranquille
Et la paix reviendra devers les Canterville.*

Mais je ne sais pas ce qu'ils signifient.

— Ils signifient, dit-il tristement, qu'il faut que vous pleuriez sur mes péchés, parce que je n'ai point de larmes, et que vous priiez avec moi pour mon âme, parce que je n'ai point de foi, et alors, si vous avez toujours été douce, sage, et gentille, l'Ange de la Mort aura pitié de moi. Vous verrez des formes effarantes dans l'obscurité, et des voix mauvaises vous parleront tout bas à l'oreille, mais elles ne vous feront pas de mal, car contre la pureté d'une enfant les puissances de l'Enfer ne peuvent rien. »

Virginia ne répondit rien, et le fantôme se tordit les mains en signe de désespoir farouche ; tandis qu'il abaissait son regard sur la tête penchée et dorée de la fillette. Tout à coup elle se redressa, toute pâle, avec une lueur étrange dans les yeux.

« Je n'ai pas peur, dit-elle avec fermeté, et je demanderai à l'Ange d'avoir pitié de vous. »

Il se leva de son siège avec un léger cri de joie, et, lui prenant la main, se pencha sur elle avec une grâce d'un autre temps, et la baisa. Il avait les doigts froids comme de la glace, et les lèvres brûlantes comme du feu, mais Virginia n'hésita pas, tandis qu'il lui faisait traverser la pièce plongée dans la pénombre. Sur les tapisseries vertes et fanées étaient brodés de petits chasseurs. Ils sonnaient de leurs cors garnis d'aiguillettes, et, de leurs petites mains, lui faisaient signe de revenir. « Reviens, petite Virginia ! criaient-ils, reviens ! » mais le fantôme lui agrippa la main plus étroitement, et elle ferma les yeux pour ne pas les voir. Des animaux horribles, à la queue de lézard et aux yeux protubérants, clignaient vers elle du haut de la cheminée sculptée, et murmuraient : « Prends garde, petite Virginia, prends garde ! Il se peut que nous ne te revoyions plus jamais ! » mais le fantôme avança plus vite de sa démarche glissée, et Virginia ne les écouta pas. Quand ils eurent atteint le fond de la pièce, il s'arrêta, et marmotta quelques mots qu'elle fut incapable de comprendre. Elle ouvrit les yeux, et vit le mur qui s'évanouissait lentement comme une brume, et, devant elle, une grande caverne noire. Un vent froid et mordant les enveloppa, et elle sentit quelque chose qui tirait sa robe. « Vite, vite, s'écria le fantôme, sinon, il sera trop tard ! » En un instant, le lambris s'était refermé sur eux, et la chambre aux Tapisseries était vide.



Une dizaine de minutes plus tard, la cloche sonna pour le thé, et, comme Virginia ne descendait pas, Mrs. Otis dépêcha là-haut l'un des laquais, pour la prévenir. Il revint au bout d'un petit moment, disant qu'il ne trouvait nulle part Miss Virginia. Comme elle avait l'habitude de sortir tous les soirs au jardin afin de cueillir des fleurs pour orner la table, au dîner, Mrs. Otis ne fut pas inquiète tout d'abord ; mais lorsque six heures sonnèrent, sans que parût Virginia, elle fut sérieusement agitée, et envoya les garçons à sa recherche, cependant qu'elle-même, avec Mr. Otis, fouillait chacune des pièces de la maison. À six heures et demie les garçons rentrèrent, disant qu'ils ne trouvaient nulle part trace de leur sœur. Ils étaient tous, à présent, dans un état de violente surexcitation, et ne savaient que faire, lorsque Mr. Otis se rappela tout à coup qu'il avait, quelques jours auparavant, autorisé une bande de romanichels à camper dans le parc. Aussi se mit-il immédiatement en route pour Blackfell Hollow, où il savait qu'ils se trouvaient, accompagné de son fils aîné et de deux des valets de ferme. Le petit duc de Cheshire, qui était absolument fou d'inquiétude, supplia instamment qu'on lui permît d'y aller, lui aussi, mais Mr. Otis ne voulut pas l'y autoriser, car il craignait l'éventualité d'une altercation. En arrivant sur les lieux, toutefois, il constata que les romanichels étaient partis, et il était manifeste que leur départ avait été assez soudain, car le feu était encore allumé, et plusieurs assiettes jonchaient l'herbe. Ayant dépêché Washington et les deux hommes pour fouiller les environs, il se hâta de rentrer à la maison, et envoya des télégrammes à tous les inspecteurs de police du comté, leur disant de rechercher une fillette qui avait été enlevée par des chemineaux ou des romanichels. Il fit alors amener son cheval, et après avoir insisté pour que sa femme et les trois garçons se missent à table pour dîner, il s'éloigna le long de la route d'Ascot avec un palefrenier.

À peine, cependant, eut-il parcouru deux ou trois kilomètres, qu'il entendit quelqu'un qui galopait derrière lui pour le rejoindre, et, se retournant, il vit le petit Duc qui arrivait sur son poney, le sang aux joues, et sans chapeau.

« Je regrette vivement, Mr. Otis, haleta le gamin, mais il m'est impossible de dîner tant que Virginia n'est pas retrouvée. Je vous en supplie, ne me grondez pas ; si vous aviez autorisé nos fiançailles, l'an dernier, nous n'aurions jamais eu tout ce tracas. Vous n'allez pas me

renvoyer, dites ? Je ne peux pas partir ! Je ne le veux pas ! »

Le ministre ne put s'empêcher de sourire en voyant le jeune et charmant garnement, et fut vivement touché du dévouement qu'il témoignait envers Virginia ; aussi, se penchant sur son cheval, il lui tapota l'épaule avec bonté, et lui dit :

« Ma foi, Cecil, puisque vous ne voulez pas faire demi-tour, je suppose qu'il faut que vous m'accompagniez ; mais il faut que je vous trouve un chapeau à Ascot.

— Oh ! peu importe mon chapeau ! C'est Virginia qu'il me faut ! » s'écria le petit Duc, en riant, et ils se dirigèrent au galop vers la gare du chemin de fer. Mr. Otis s'y enquit auprès du chef de gare pour savoir si l'on n'avait pas vu, sur le quai, une personne répondant au signalement de Virginia ; mais il ne reçut aucune réponse affirmative. Toutefois, le chef de gare lança des télégrammes le long de la voie, dans les deux sens, et lui donna l'assurance qu'on exercerait une surveillance sérieuse pour la retrouver ; et, après avoir acheté un chapeau pour le petit Duc, chez un drapier qui mettait les volets à sa devanture, Mr. Otis poursuivit sa route jusqu'à Bexley, village situé à quelque six kilomètres de là, et qui, lui dit-on, était un lieu de ralliement bien connu des romanichels, car il y avait un vaste pré communal tout proche. Là, ils réveillèrent l'agent de police rural, mais ne purent lui tirer aucun renseignement, et, après avoir parcouru à cheval toute l'étendue du pré, ils firent prendre à leurs montures le chemin du retour, et arrivèrent à Canterville Chase vers onze heures, recrus de fatigue et presque au désespoir. Ils trouvèrent Washington et les jumeaux qui les attendaient à la loge d'entrée, munis de lanternes, car l'avenue était sombre.



Virginia ! Virginia !

On n'avait pas découvert la moindre trace de Virginia. Les romanichels avaient été rejoints dans les prairies de Broley, mais elle

n'était pas avec eux, et ils expliquèrent leur brusque départ en disant qu'ils s'étaient trompés dans la date de la foire de Chorton, et étaient partis précipitamment, de peur d'y arriver trop tard. Ils avaient même été fort contrariés en apprenant la disparition de Virginia, car ils étaient reconnaissants à Mr. Otis de les avoir autorisés à camper dans son parc, et quatre d'entre eux étaient restés pour prendre part aux recherches. On avait dragué l'étang aux carpes, et tout le domaine avait été fouillé à fond, mais sans résultat. Il était évident que, pour cette nuit-là tout au moins, Virginia était perdue pour eux ; et c'est dans un état d'abattement des plus profonds que Mr. Otis et ses garçons se dirigèrent à pied vers la maison, suivis du palefrenier conduisant les deux chevaux et le poney. Dans le vestibule, ils trouvèrent un groupe de serviteurs effarés, et, étendue sur un canapé dans la bibliothèque, la pauvre Mrs. Otis, presque folle de terreur et d'inquiétude, se faisant poser sur le front des compresses d'eau de Cologne par la vieille gouvernante. Mr. Otis insista sur-le-champ pour qu'elle mangeât quelque chose, et commanda qu'on servît à souper à tout le monde.

Ce fut un repas mélancolique, car à peu près personne ne dit mot, et les jumeaux eux-mêmes étaient consternés et abattus, car ils aimaient beaucoup leur sœur. Lorsqu'ils eurent fini, Mr. Otis, en dépit des supplications du petit Duc, leur ordonna à tous d'aller se coucher, disant qu'on ne pouvait rien faire de plus ce soir-là, et qu'il télégraphierait dès le matin à Scotland Yard pour qu'on envoyât immédiatement quelques détectives sur les lieux.

Juste au moment où ils sortaient de la salle à manger, minuit commença à sonner lourdement au clocher, et lorsque retentit le dernier coup, ils entendirent un fracas et un cri perçant et soudain ; un coup de tonnerre épouvantable ébranla la maison, les sons d'une musique supraterrrestre flottèrent dans l'air, un panneau au sommet de l'escalier s'enfonça brusquement dans le mur avec un bruit violent, et la petite Virginia, très pâle et toute blanche, parut sur le palier, portant à la main une cassette. Il ne leur fallut qu'un instant pour monter jusqu'auprès d'elle, à pas précipités. Mrs. Otis l'étreignit passionnément dans ses bras, le Duc la couvrit de baisers violents, et les jumeaux exécutèrent une sauvage danse guerrière autour du groupe.

« Grand Dieu ! Mon enfant, où donc étais-tu ? dit Mr. Otis, non sans colère, croyant qu'elle leur avait fait quelque farce stupide. Cecil et moi, nous avons battu la campagne à ta recherche, et ta mère a été mortellement effrayée. Il ne faut plus jouer de tours semblables !

— Sauf au fantôme ! Sauf au fantôme ! hurlèrent les jumeaux, tout en gambadant en tous sens.

— Ma chérie à moi, Dieu soit loué, – tu es retrouvée ! Il ne faudra

plus jamais me quitter, murmura Mrs. Otis, tandis qu'elle embrassait l'enfant tremblante, et lissait l'or de ses cheveux emmêlés.

— Papa, dit Virginia avec calme, j'étais auprès du fantôme. Il est mort, et il faut que vous veniez le voir. Il avait été bien méchant, mais il a regretté sincèrement tout ce qu'il avait fait, et il m'a donné, avant de mourir, cette boîte de bijoux magnifiques. »

Toute la famille la dévisagea, muette de stupéfaction, mais elle était parfaitement grave et sérieuse ; et, se retournant, elle les conduisit, par l'ouverture du lambris, le long d'un étroit couloir secret, Washington fermant la marche avec une bougie allumée qu'il avait saisie sur la table. Ils arrivèrent finalement à une grande porte de chêne, garnie de clous rouillés. Quand Virginia la toucha, elle s'ouvrit en arrière sur ses lourdes paumelles, et ils se trouvèrent dans une petite pièce basse, au plafond voûté, avec une fenêtre minuscule munie de barreaux. Encastré dans le mur, il y avait un énorme anneau de fer, auquel était enchaîné un squelette, étendu de tout son long sur le sol de pierre, et qui paraissait essayer de saisir, de ses longs doigts décharnés, un plat et une cruche à eau de forme démodée qui étaient placés juste hors de sa portée. La cruche avait évidemment été remplie d'eau jadis, car elle était recouverte à l'intérieur d'une moisissure verte. Il n'y avait rien sur le plat, si ce n'est de la poussière amoncelée. Virginia s'agenouilla à côté du squelette, et, joignant ses petites mains, se mit à prier silencieusement, cependant que les autres contemplaient, saisis d'étonnement, la tragédie terrible dont le secret leur était à présent révélé.

« Tiens ! s'écria tout à coup l'un des jumeaux, qui avait regardé par la fenêtre pour essayer de découvrir dans quelle aile de la maison la chambre était située. Tiens ! Le vieil amandier tout desséché a fleuri ! Je vois distinctement les fleurs, au clair de lune.

— Dieu lui a pardonné, dit gravement Virginia, se relevant, et son visage parut s'illuminer d'une lumière splendide.

— Quel ange vous êtes ! » s'écria le jeune Duc, et il lui passa le bras autour du cou et l'embrassa.



Quatre jours après ces curieux incidents, une procession funèbre partit de Canterville Chase vers onze heures du soir. Le corbillard était traîné par huit chevaux noirs, dont chacun portait sur la tête un gros toupet de plumes d'autruche, et le cercueil de plomb était recouvert d'un somptueux poêle de pourpre, sur lequel était brodé en or l'écusson des Canterville. À côté du corbillard et des voitures marchaient les domestiques, portant des torches allumées, et toute la procession était merveilleusement impressionnante.

Lord Canterville, qui conduisait le deuil, était venu tout exprès du pays de Galles pour assister aux obsèques, et il avait pris place dans la première voiture avec la petite Virginia. Puis venaient le ministre des États-Unis et sa femme, puis Washington et les trois garçons, et dans la dernière voiture se trouvait Mrs. Umney. Le sentiment général était que, comme elle avait été effrayée par le fantôme durant plus de cinquante années de sa vie, elle avait le droit de l'accompagner à sa dernière demeure. Une fosse profonde avait été creusée dans l'angle du cimetière, juste sous le vieil if, et l'office funèbre fut dit d'une manière fort impressionnante par le Révérend Augustus Dampier.

La cérémonie terminée, les domestiques, conformément au vieil usage conservé dans la famille des Canterville, éteignirent leurs torches, et, au moment où le cercueil était descendu dans la tombe, Virginia s'avança et y déposa une grande croix faite avec des fleurs d'amandier blanches et roses. Au même instant, la lune sortit de derrière un nuage et inonda de ses silencieux rais d'argent le petit cimetière, et, du fond d'un boqueteau lointain, un rossignol se mit à chanter. Virginia songea à la description que lui avait faite le fantôme du Jardin de la Mort, ses yeux s'embuèrent de larmes, et c'est à peine si elle prononça une parole au cours du trajet de retour.

Le lendemain matin, avant que Lord Canterville fût reparti pour Londres, Mr. Otis eut un entretien avec lui, au sujet des bijoux que le fantôme avait donnés à Virginia. Ils étaient absolument magnifiques, en particulier certain collier de rubis avec une monture vénitienne, qui était véritablement un échantillon superbe du XVI^e siècle, et leur valeur était si considérable que Mr. Otis se sentait saisi de scrupules, se demandant s'il pouvait permettre à sa fille de les accepter...

« Milord, dit-il, je sais que dans ce pays la main-morte doit s'appliquer aux bijoux aussi bien qu'aux terres, et il me paraît parfaitement évident que ces joyaux sont, ou devraient être, des biens

d'héritage de votre famille. Je me vois obligé, en conséquence, de vous prier de les emporter à Londres, et de les considérer simplement comme une portion de vos biens, qui vous a été restituée dans certaines circonstances étranges. Quant à ma fille, elle n'est qu'une enfant, et elle ne témoigne encore, je suis heureux de le dire, que peu d'intérêt pour de semblables accessoires d'un luxe oisieux. J'ai appris également, par Mrs. Otis, qui, je puis le dire, connaît assez bien en matière d'art – car elle a eu l'avantage de passer plusieurs hivers à Boston[11] étant jeune fille –, que ces bijoux sont d'une grande valeur marchande, et atteindraient un prix considérable si on les mettait en vente. Dans ces conditions, Lord Canterville, vous reconnaîtrez qu'il me serait absolument impossible d'admettre qu'ils demeurent en la possession d'un membre de ma famille ; et, certes, tous les vains hochets et jouets de ce genre, quelque convenables ou nécessaires qu'ils soient à la dignité de l'aristocratie britannique, seraient complètement déplacés chez ceux qui ont été élevés dans les principes sévères, et, je crois, immortels, de la simplicité républicaine. Peut-être devrais-je ajouter que Virginia est très désireuse que vous lui permettiez de conserver la boîte, à titre de souvenir de votre ancêtre infortuné mais fourvoyé. Comme elle est extrêmement vieille, et par suite en assez mauvais état, il vous paraîtra peut-être possible d'accéder à cette requête. Pour ma part, j'avoue que je suis fort surpris de voir un de mes enfants exprimer de la sympathie envers le médiévisme sous une forme quelconque, et je ne puis me l'expliquer que par le fait que Virginia est née dans l'un de vos faubourgs de Londres, peu après que Mrs. Otis fut revenue d'un court voyage à Athènes. »



L'amour, plus fort que la mort.

Lord Canterville écouta avec beaucoup de gravité le discours du digne Ministre, tirant de temps à autre sa moustache grise afin de dissimuler un sourire involontaire, et lorsque Mr. Otis eut terminé, il

lui serra cordialement la main, et dit :

« Cher Monsieur, votre charmante petite fille a rendu à mon malheureux ancêtre, Sir Simon, un service très important, et ma famille et moi, nous avons une lourde dette envers elle pour les merveilleuses qualités de courage et de cœur dont elle a fait preuve. Les bijoux sont manifestement à elle, et, parbleu ! je crois que si j'étais assez dénaturé pour les lui enlever, le vieux scélérat aurait quitté sa tombe d'ici quinze jours, et m'en ferait voir de dures ! Quant à leur qualité d'héritage, rien n'est héritage qui n'ait été mentionné comme tel dans un testament ou un document juridique, et l'existence de ces bijoux est restée totalement inconnue. Je vous assure que je n'ai pas plus de droits sur eux que votre maître d'hôtel, et quand Miss Virginia sera adulte je gagerais qu'elle sera contente d'avoir de jolies choses à porter. D'ailleurs, vous oubliez, Mr. Otis, que vous avez pris les meubles et le fantôme à leur valeur d'estimation, et que tout ce qui a appartenu au fantôme est passé aussitôt en votre possession, car, quelque activité que Sir Simon ait pu manifester dans le couloir, la nuit, au point de vue juridique, il était effectivement mort, et vous avez acquis ses biens par un achat régulier. »

Mr. Otis fut fort contrarié du refus de Lord Canterville et le pria de revenir sur sa décision, mais l'aimable pair tint bon, et amena en fin de compte le ministre à permettre à sa fille de garder le présent que lui avait fait le fantôme ; et quand, au printemps de 1890, la jeune duchesse de Cheshire fut présentée à la Cour à l'occasion de son mariage lors de la première réception de la Reine, ses bijoux provoquèrent l'admiration générale. Car Virginia reçut la couronne ducal, qui est la récompense de toutes les bonnes petites filles américaines[12], et fut épousée par son jeune amoureux dès qu'il atteignit sa majorité.

Ils étaient tous les deux si charmants, et ils s'aimaient tellement, que tout le monde fut ravi de ce mariage, sauf la vieille marquise de Dumbleton, qui avait essayé de s'approprier le Duc pour une de ses sept filles non mariées et qui, dans cette intention, n'avait pas donné moins de trois grands dîners coûteux, et – chose étrange à dire – Mr. Otis lui-même. Mr. Otis aimait beaucoup le jeune Duc, à titre personnel, mais, théoriquement, il était opposé aux titres, ou, pour se servir de ses propres paroles, « n'était pas sans appréhender que, au milieu des influences énervantes d'une aristocratie avide de plaisirs, les principes authentiques de la simplicité républicaine ne fussent oubliés ». Toutefois, ses objections furent complètement écartées, et je crois que lorsqu'il descendit la nef de l'église Saint-George, dans Hanover Square, avec sa fille appuyée à son bras, il n'y avait pas, dans toute l'Angleterre, d'homme plus fier que lui.

Le Duc et la Duchesse, quand la lune de miel fut terminée, se

rendirent à Canterville Chase, et, le lendemain de leur arrivée, ils firent une promenade, l'après-midi, au cimetière solitaire proche des bois de pins. Il y avait eu de grosses difficultés, au début, au sujet de l'épithaphe à inscrire sur la tombe de Sir Simon, mais on avait décidé, en fin de compte, d'y graver simplement les initiales du vieux gentilhomme, avec le verset de la fenêtre de la bibliothèque.

La Duchesse avait apporté des roses magnifiques, qu'elle effeuilla sur la tombe, et après qu'ils s'y furent arrêtés quelque temps, ils entrèrent dans le sanctuaire en ruine de l'ancienne abbaye. La Duchesse s'assit sur un pilier écroulé, tandis que son mari s'étendait à ses pieds, fumant une cigarette et levant ses regards sur ses beaux yeux. Tout à coup, il jeta sa cigarette, lui prit la main, et lui dit :

« Virginia, une femme ne doit pas avoir de secrets pour son mari.

— Mon cher Cecil ! Je n'ai pas de secrets pour toi.

— Mais si, tu en as un, répondit-il en souriant : tu ne m'as jamais raconté ce qui t'est arrivé quand tu étais enfermée avec le fantôme.

— Je ne l'ai jamais confié à personne, dit gravement Virginia.

— Je le sais, mais tu pourrais me le dévoiler, à moi.

— Je t'en prie, ne me le demande pas, Cecil, je ne puis te le dire. Pauvre Sir Simon ! Je lui dois beaucoup. Oui, ne ris pas, Cecil, c'est vrai. Il m'a fait voir ce qu'est la Vie, ce que signifie la Mort, et pourquoi l'Amour est plus puissant que l'une et que l'autre. »

Le Duc se leva et embrassa sa femme avec amour.

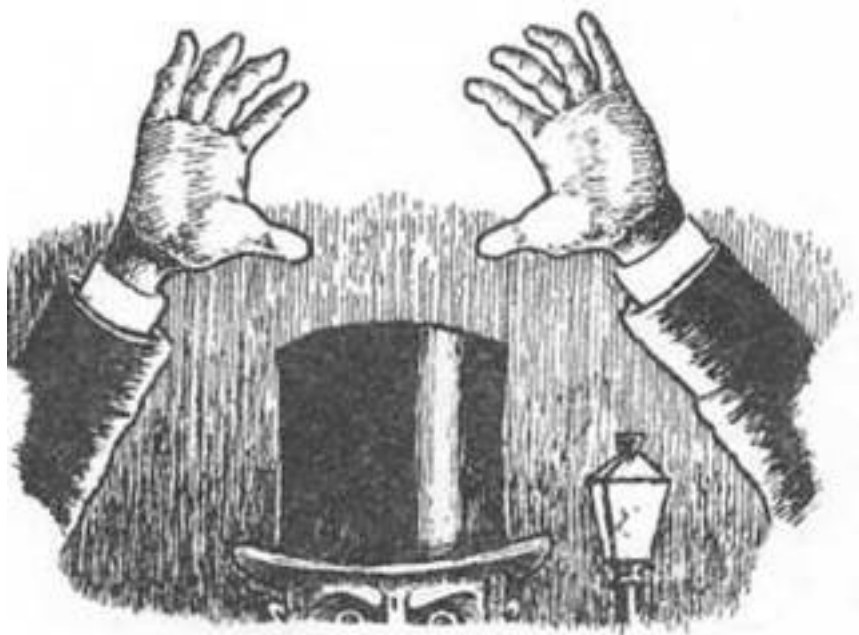
« Tu peux garder ton secret tant que j'aurai ton cœur, murmura-t-il.

— Cela, tu l'as toujours eu, Cecil.

— Et tu le révéleras quelque jour à nos enfants, n'est-ce pas ? »
Virginia rougit.



Le crime de Lord Arthur Savile



C'était la dernière réception de Lady Windermere avant Pâques, et Bentinck House était encore plus encombrée que d'habitude par la foule des invités. Six ministres, membres du Cabinet, y étaient venus au sortir de l'audience du Speaker[13], arborant toutes leurs décorations et leurs rubans, toutes les jolies femmes portaient leurs toilettes les plus « habillées », et à l'extrémité de la galerie de tableaux se tenait la princesse Sophie de Carlsruhe, personne pesante à l'aspect tartare, avec de tout petits yeux noirs et des émeraudes merveilleuses, jargonnant à tue-tête en français, et riant exagérément de tout ce qu'on lui disait.

C'était incontestablement un mélange extraordinaire de gens. Des paires riches bavardaient sur un ton affable avec des extrémistes ; des prédicateurs à la mode côtoyaient d'éminents sceptiques ; un véritable essaim d'évêques suivait constamment de pièce en pièce une *prima donna* obèse ; sur l'escalier se tenaient plusieurs membres de l'Académie Royale[14], déguisés en artistes ; et le bruit courait qu'à un certain moment la salle où l'on soupait était bourrée de génies. Bref, c'était l'une des meilleures soirées de Lady Windermere, et la Princesse resta jusqu'à près de onze heures et demie.

Dès qu'elle fut partie, Lady Windermere retourna dans la galerie de tableaux, où un célèbre économiste politique expliquait solennellement la théorie scientifique de la musique à un virtuose indigné venu de Hongrie, et elle se mit à causer avec la duchesse de Paisley.

Elle était merveilleusement belle, avec son opulente gorge d'ivoire, ses grands yeux bleu myosotis, et ses lourdes tresses de cheveux d'or. Ils étaient bien de ton *or pur*[15], – non pas de cette pâle couleur de paille qui usurpe à notre époque le beau nom d'or, mais d'un or pareil à celui qui se tisse en rayons de soleil ou se cache dans l'ambre étrange ; et ils donnaient à son visage quelque chose qui participait du halo d'une sainte, et rappelait aussi la séduction d'une pécheresse.

C'était un cas psychologique curieux. De bonne heure dans la vie, elle avait découvert cette vérité importante : que rien ne ressemble autant à l'innocence qu'une imprudence ; et, par une série d'escapades téméraires, dont la moitié étaient absolument inoffensives, elle avait acquis tous les privilèges d'une personnalité. Elle avait plus d'une fois changé de mari ; effectivement le *Debrett*[16] indique trois mariages à

son actif ; mais comme elle n'avait jamais changé d'amant, le monde avait depuis longtemps cessé de médire sur son compte. Elle avait à présent quarante ans, elle était sans enfants, et elle avait ce goût immodéré du plaisir qui est le secret de la jeunesse persistante.

Tout à coup elle jeta autour de la pièce un regard circulaire et avide, et dit, de sa voix de contralto :

« Où est mon chiromancien ? »

— Votre... quoi, Gladys ? s'écria la Duchesse, avec un sursaut involontaire.

— Mon chiromancien, Duchesse ; je ne puis vivre sans lui, à présent.

— Chère Gladys ! Vous êtes toujours si originale ! murmura la Duchesse, tout en tâchant de se rappeler ce que pouvait bien être un chiromancien, et en espérant que ce n'était pas la même chose qu'un manucure[17].

— Il vient examiner ma main deux fois par semaine, régulièrement, reprit Lady Windermere, et il me dit à ce sujet des choses fort intéressantes. »

« Juste ciel ! se dit la Duchesse, c'est donc bien une espèce de manucure. Mais c'est épouvantable ! J'espère tout au moins que c'est un étranger. Dans ce cas, ce serait déjà moins grave. »

« Il faut absolument que je vous le présente. »

— Me le présenter ! s'écria la Duchesse. Vous n'allez pas me dire qu'il est ici ? »

Et elle se mit à chercher un petit éventail en écaille et un châle de dentelle passablement déchiré, pour être prête à partir d'un instant à l'autre.

« Bien sûr qu'il est ici ; il ne me viendrait pas à l'idée de donner une soirée sans lui. Il me dit que j'ai une main purement psychique, et que si mon pouce avait été tant soit peu plus court, j'aurais été une pessimiste endurcie, et je serais entrée au couvent. »

— Ah ! je vois, dit la Duchesse, qui se sentait fort soulagée ; il dit la bonne aventure, je suppose ?

— Et la mauvaise, aussi, répondit Lady Windermere, autant qu'on veut. L'année prochaine, par exemple, je serai en grand danger, tant sur terre que sur mer, de sorte que je vais vivre dans un ballon, et j'y hisserai tous les soirs mon dîner dans un panier. Tout cela est inscrit sur mon petit doigt, ou dans la paume de ma main, – je ne me rappelle plus au juste.

— Mais voyons, c'est là tenter la Providence, Gladys !

— Ma chère Duchesse, la Providence doit certainement être capable de résister à la tentation, depuis le temps ! J'estime que tout le monde devrait, une fois par mois, se faire prédire l'avenir par l'étude de la main, de façon à savoir ce qu'il ne faut pas faire. Bien

entendu, on le ferait tout de même, mais il est si agréable d'être averti !... Si personne ne va immédiatement chercher Mr. Podgers, il faudra que j'y aille moi-même.

— Permettez-moi d'y aller, Lady Windermere, dit un beau et grand jeune homme, qui se tenait tout près, écoutant la conversation avec un sourire amusé.

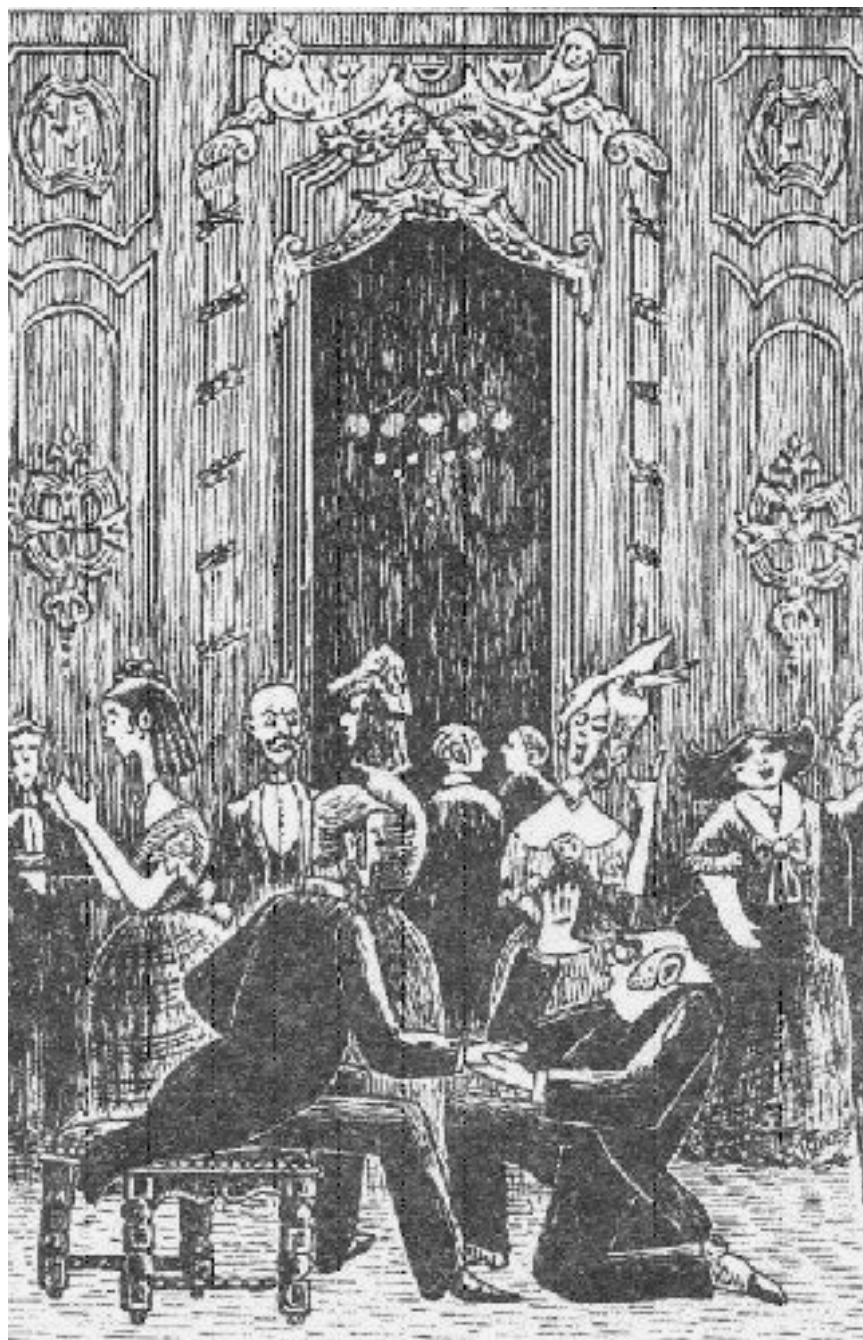
— Je vous remercie mille fois, Lord Arthur ; mais j'ai peur que vous ne le reconnaissiez pas.

— S'il est aussi remarquable que vous le dites, Lady Windermere, je ne pourrai guère le manquer. Dites-moi comment il est, et je vous l'amènerai tout de suite.

— Eh bien, il n'a pas du tout l'air d'un chiromancien. Je veux dire qu'il n'est pas mystérieux, ni ésotérique, qu'il n'a rien de romanesque. C'est un petit homme corpulent, avec une drôle de tête chauve, et de grosses lunettes à monture d'or ; quelque chose d'intermédiaire entre un médecin de famille et un avoué de province. J'en suis désolée, vraiment, mais ce n'est pas ma faute. Les gens sont si agaçants ! Tous mes pianistes ressemblent exactement à des poètes ; et inversement. Et je me rappelle avoir, la saison dernière, invité à dîner un conspirateur absolument affreux, un homme qui avait fait sauter je ne sais combien de personnes[18], qui était toujours vêtu d'une cotte de mailles, et portait un poignard dissimulé dans la manche de sa chemise ; et, le croiriez-vous, lorsqu'il est venu, il avait simplement l'air d'un vieux monsieur bien gentil, et il a plaisanté toute la soirée ! Évidemment, il était très amusant, et tout ce que vous voudrez ; mais j'ai été horriblement déçue ; et quand je l'ai interrogé sur la cotte de mailles, il s'est contenté de rire, en disant qu'elle était bien trop froide pour être portée en Angleterre... Ah ! Voici Mr. Podgers ! Eh bien, Mr. Podgers, je vous prie de lire l'avenir dans la main de la Duchesse de Paisley. Duchesse, il faut retirer votre gant. Non, pas la main gauche, l'autre.

— Ma chère Gladys, il me semble vraiment que cela ne se fait pas, dit la Duchesse, déboutonnant sans conviction un gant de chevreau en assez mauvais état.

— Rien d'intéressant ne se fait jamais, dit Lady Windermere : *on a fait le monde ainsi*[19]. Mais il faut que je vous présente. Duchesse, voici Mr. Podgers, mon chiromancien de compagnie. Mr. Podgers : la duchesse de Paisley, – et si vous dites qu'elle a un mont de la lune plus grand que le mien, je n'aurai plus la moindre confiance en vous.



La party de Lady Windermere,
le chiromancien.

— Je suis sûre, Gladys, qu'il n'y a rien de semblable dans ma main,

dit gravement la Duchesse.

— Votre Grâce a parfaitement raison, dit Mr. Podgers, lançant un coup d'œil à la petite main grassouillette aux doigts courts et carrés, le mont de la lune n'est pas développé. La ligne de vie, en revanche, est excellente. Veuillez plier le poignet. Je vous remercie. Trois lignes distinctes sur la *rascette* ! Vous vivrez jusqu'à un âge avancé, Duchesse, et vous serez extrêmement heureuse. Ambition... très modérée ; ligne de tête... sans exagération ; ligne de cœur...

— Oh ! oui, là, soyez indiscret, Mr. Podgers, s'écria Lady Windermere.

— Rien ne me serait plus agréable, dit Mr. Podgers, en s'inclinant, si la Duchesse avait jamais été imprudente ; mais je suis au regret de vous dire que je vois une forte permanence d'affection, combinée à un sentiment puissant du devoir.

— Continuez, je vous en prie, Mr. Podgers, dit la Duchesse, d'un air parfaitement satisfait.

— L'économie n'est pas la moindre des vertus de Votre Grâce, reprit Mr. Podgers, et Lady Windermere fut prise de fou rire.

— L'économie est une fort bonne chose, fit observer la Duchesse en se rengorgeant ; quand j'ai épousé Paisley, il avait onze châteaux, et pas une seule maison habitable.

— Et maintenant, il a douze maisons, mais pas un seul château, s'écria Lady Windermere.

— Ma foi, ma chère, dit la Duchesse, moi, j'aime...

— Le confort, dit Mr. Podgers, les aménagements modernes, et l'eau chaude installée dans toutes les chambres. Votre Grâce a parfaitement raison. Le confort est la seule chose que puisse nous donner notre civilisation.

— Vous avez admirablement dévoilé le caractère de la Duchesse, Mr. Podgers, et maintenant, il faut que vous nous révéliez celui de Lady Flora » ; et, en réponse à un signe de tête de la souriante maîtresse de maison, une grande jeune fille, aux cheveux fauves d'Écossaise et aux omoplates saillantes, s'avança gauchement de derrière le canapé, et tendit une longue main osseuse aux doigts spatulés.

« Ah ! Une pianiste ! Je vois, dit Mr. Podgers, excellente pianiste, mais musicienne... à peine, pourrait-on dire. Fort réservée, très honnête, et ayant un grand amour des animaux.

— Très juste ! s'écria la Duchesse, se tournant vers Lady Windermere, absolument exact ! Flora a deux douzaines de chiens de berger à Macloskie, et ferait de notre maison de Londres une ménagerie, si son père le lui permettait.

— Eh bien, mais c'est précisément ce que je fais de ma maison tous les jeudis soir, s'écria Lady Windermere, riant ; seulement, j'aime

mieux les lions que les chiens de berger.

— C'est là votre seule erreur, Lady Windermere, dit Mr. Podgers, en s'inclinant pompeusement.

— Si une femme est incapable de faire en sorte que ses erreurs soient charmantes, elle n'est qu'un « individu de sexe féminin », répondit-elle. Mais il faut que vous nous déchiffriez encore quelques mains. Tenez, Sir Thomas, montrez donc la vôtre à Mr. Podgers » ; et un vieux monsieur à l'air agréable, qui arborait un gilet blanc, s'avança, et tendit une main épaisse et rugueuse, avec un majeur très long.

« Nature aventureuse ; quatre longs voyages par le passé, et un autre à venir. Avez fait naufrage trois fois. Non, deux fois seulement, mais en danger de naufrage lors de votre prochain voyage. Conservateur convaincu, très ponctuel, et collectionneur passionné de curiosités. Avez été gravement malade entre seize et dix-huit ans. Avez hérité d'une fortune vers la trentaine. Avez en aversion les chats et les extrémistes.

— Extraordinaire ! s'écria Sir Thomas. Il faut vraiment que vous déchiffriez aussi la main de ma femme.

— De votre seconde femme, dit tranquillement Mr. Podgers, gardant toujours la main de Sir Thomas dans la sienne. De votre seconde femme. J'en serai charmé. »

Mais Lady Marvel, femme à l'air mélancolique, avec des cheveux bruns et des cils sentimentaux, refusa absolument de laisser dévoiler en public son passé ou son avenir ; et rien de ce que fit Lady Windermere ne put inciter M. de Koloff, l'ambassadeur de Russie, ne fût-ce qu'à se déganter. En vérité, beaucoup de gens semblaient avoir peur d'être confrontés au petit homme bizarre au sourire stéréotypé, aux lunettes d'or, et aux yeux brillants en boutons de bottines ; et lorsqu'il dit à la pauvre Lady Fermor, à haute voix devant tout le monde, qu'elle n'aimait nullement la musique, mais affectionnait énormément les musiciens, on eut en général le sentiment que la chiromancie était une science fort dangereuse, et à ne pas encourager, sinon en tête-à-tête.

Lord Arthur Savile, cependant, qui ne savait rien de l'histoire malheureuse de Lady Fermor, et qui avait observé Mr. Podgers avec beaucoup d'intérêt, fut pénétré de curiosité, et pris du désir intense de faire déchiffrer sa propre main ; mais éprouvant quelque timidité à se mettre en avant, il traversa la pièce jusqu'à l'endroit où se tenait Lady Windermere, et, en rougissant d'une manière charmante, lui demanda si elle croyait que Mr. Podgers verrait quelque objection...

« Il n'y verra aucune objection, bien entendu, dit Lady Windermere, c'est pour cela qu'il est là. Tous mes lions, Lord Arthur, sont des lions savants, et sautent à travers des cerceaux chaque fois

que je les en prie. Mais je dois vous avertir d'avance que je raconterai tout à Sybil. Elle doit venir déjeuner avec moi demain, pour parler chapeaux, et si Mr. Podgers découvre que vous avez mauvais caractère, ou une tendance à la goutte, ou une femme habitant Bayswater[20], je lui conterai toute l'affaire par le menu. »

Lord Arthur sourit, et hocha la tête :

« Je n'ai pas peur, répondit-il. Sybil me connaît aussi bien que je la connais.

— Ah ! Je suis un peu déçue de vous entendre dire cela. Le mariage doit être fondé sur un malentendu mutuel. Non, je ne suis pas du tout cynique, — j'ai simplement de l'expérience, — ce qui, toutefois, revient à peu près au même. Mr. Podgers, Lord Arthur Savile meurt d'envie de faire déchiffrer sa main. Ne lui dites pas qu'il est fiancé à l'une des plus belles jeunes filles de Londres, car cela a paru dans le *Morning Post* il y a un mois.

— Chère Lady Windermere, s'écria la marquise de Jedburgh, permettez donc que Mr. Podgers reste ici un peu plus longtemps. Il vient de me dire que je ferai du théâtre, et cela m'intéresse tellement !

— S'il vous a dit cela, Lady Jedburgh, je vais certainement vous l'enlever. Venez donc par ici tout de suite, Mr. Podgers, et lisez dans la main de Lord Arthur.

— Allons, dit Lady Jedburgh, faisant une petite moue en se levant du canapé, si je ne dois pas être autorisée à faire du théâtre, il faut qu'on me permette au moins de faire partie des spectateurs.

— Bien entendu ; nous allons tous faire partie des spectateurs, dit Lady Windermere ; et maintenant, Mr. Podgers, dites-nous surtout quelque chose de gentil. Lord Arthur est un de mes préférés. »

Mais quand Mr. Podgers vit la main de Lord Arthur, il pâlit bizarrement, et ne dit rien. Il parut être parcouru d'un frisson, et ses gros sourcils en broussaille frémirent convulsivement, en saccades curieuses et irritantes, comme il leur était habituel quand il était intrigué. Puis quelques énormes perles de sueur apparurent sur son front jaune, semblables à une rosée vénéneuse, et ses doigts charnus devinrent froids et poisseux.

Lord Arthur ne manqua pas de remarquer ces signes d'agitation étranges, et, pour la première fois de sa vie, il ressentit lui-même de la peur. Son premier mouvement fut de se précipiter hors de la pièce, mais il se retint. Il valait mieux connaître la mauvaise nouvelle, quelle qu'elle fût, que d'être laissé dans cette incertitude affreuse.

« J'attends, Mr. Podgers, dit-il.

— Nous attendons tous, s'écria Lady Windermere, à sa manière vive et impatiente, mais le chiromancien ne répondit pas.

— Je crois qu'Arthur doit faire du théâtre, dit Lady Jedburgh, et qu'après votre réprimande, Mr. Podgers a peur de le lui dire. »

Tout à coup, Mr. Podgers laissa tomber la main droite de Lord Arthur, et lui agrippa la gauche, se courbant si bas pour l'examiner, que la monture en or de ses lunettes parut presque toucher la paume. Un instant, son visage devint un masque blanc d'horreur, mais il reprit vite son sang-froid, et, levant les yeux vers Lady Windermere, il dit, avec un sourire contraint :

« C'est la main d'un jeune homme charmant.

— Bien entendu ! répondit Lady Windermere, mais sera-t-il un mari charmant ? Voilà ce que je désire savoir.

— Tous les jeunes hommes charmants le sont, dit Mr. Podgers.

— À mon avis, un mari ne devrait pas être trop séduisant, murmura Lady Jedburch d'un ton pensif, c'est si dangereux !

— Ma chère enfant, ils ne le sont jamais, trop séduisants, s'écria Lady Windermere. Mais ce qu'il me faut, ce sont des détails. Les détails sont les seules choses qui soient intéressantes. Que va-t-il arriver à Lord Arthur ?

— Eh bien, dans les quelques mois qui viennent, Lord Arthur va faire un voyage...

— Ah ! oui, son voyage de noces, bien sûr !

— Et perdre un parent.

— Pas sa sœur, j'espère ? dit Lady Jedburch, d'un ton apitoyé.

— Certainement pas sa sœur, répondit Mr. Podgers, en agitant la main d'un geste méprisant, un parent éloigné, rien de plus.

— Ma foi, je suis abominablement déçue, dit Lady Windermere. Je n'ai absolument rien à dire à Sybil, demain. Personne ne se soucie des parents éloignés, à l'époque actuelle. Ils ont passé de mode voilà des années. Enfin, je suppose qu'elle fera bien de prévoir une robe de soie noire : c'est passe-partout pour l'église, n'est-ce pas ? Et maintenant, allons souper. On aura sûrement tout mangé, mais il se peut que nous trouvions encore du potage chaud. François faisait jadis un excellent potage, mais il s'agite tellement à propos de politique, à présent, que je ne suis plus jamais sûre de lui. Comme je voudrais que le général Boulanger se tînt tranquille ! Duchesse, je suis certaine que vous êtes fatiguée ?

— Pas du tout, chère Gladys, répondit la Duchesse, en se dirigeant avec un dandinement vers la porte. Je me suis énormément amusée, et le manucure – je veux dire le chiromancien – est fort intéressant. Flora, où peut bien être mon éventail en écaille ? Oh ! merci, Sir Thomas, mille mercis. Et mon châle en dentelle, Flora ? Oh ! merci, Sir Thomas, vous êtes bien aimable, en vérité. »

Et la digne créature réussit enfin à descendre sans faire tomber plus de deux fois son flacon de parfum.

Pendant tout ce temps, Lord Arthur Savile était resté debout à côté de la cheminée, pénétré de ce même sentiment d'effroi, de cette même

sensation nauséuse d'un malheur à venir. Il adressa un sourire triste à sa sœur, au moment où elle passait à côté de lui au bras de Lord Plymdale, ravissante avec sa robe de brocart rose et ses perles, et c'est à peine s'il entendit Lady Windermere lorsqu'elle lui cria de la suivre. Il songeait à Sybil Merton, et l'idée que quelque chose pût venir s'interposer entre eux lui embuait les yeux de larmes.

En le voyant, on eût dit que Némésis avait volé le bouclier de Pallas et lui avait montré la tête de la Gorgone. Il semblait changé en pierre, et son visage était pareil à du marbre, dans sa mélancolie. Il avait vécu la vie raffinée et luxueuse d'un jeune homme possédant la naissance et la fortune, une vie exquise parce que à l'abri de toute préoccupation sordide, et pleine d'une belle insouciance juvénile ; et voici que, pour la première fois, il prenait conscience du mystère terrible du Destin, de la signification effarante de la Fatalité.

Comme tout cela semblait insensé et monstrueux ! Se pouvait-il que fût inscrit sur sa main, en caractères qu'il était incapable, quant à lui, de lire, mais qu'un autre pouvait déchiffrer, quelque péché effrayant et secret, le signe sanglant de quelque crime ? N'y avait-il aucune échappatoire possible ? N'étions-nous donc rien de plus que les pièces d'un jeu d'échecs, mues par une puissance invisible, que des vases que le potier façonne à sa fantaisie et destinés à contenir l'honneur ou la honte ? Sa raison se révoltait contre cette pensée, et pourtant, il avait le sentiment que quelque tragédie était suspendue au-dessus de sa tête et qu'il avait été brutalement sommé de supporter un faix intolérable. Comme les acteurs ont de la chance ! Ils ont le choix de paraître dans la tragédie ou la comédie, de souffrir ou de s'ébaudir, de rire ou de verser des larmes. Mais dans la vie réelle il en va autrement. La plupart des hommes et des femmes sont contraints de jouer des rôles pour lesquels ils ne sont aucunement qualifiés. Ce sont nos Guildenstern qui nous jouent Hamlet, et nos Hamlet sont obligés de plaisanter comme le prince Hal. Le monde est un théâtre, mais la pièce est mal distribuée.

Tout à coup, Mr. Podgers entra dans la pièce. Lorsqu'il aperçut Lord Arthur, il sursauta, et son visage aux traits grossiers et bouffis devint livide. Les regards des deux hommes se croisèrent, et pendant un instant il y eut un silence.

« La Duchesse a laissé ici un de ses gants, Lord Arthur, et m'a prié de le lui rapporter, dit en fin de compte Mr. Podgers. Ah ! Je le vois sur le canapé ! Bonsoir, Milord.

— Mr. Podgers, j'insiste pour que vous répondiez franchement à une question que je vais vous poser.

— Une autre fois, Lord Arthur, car la Duchesse est inquiète. Je regrette, il faut que je m'en aille.

— Vous ne partirez pas. La Duchesse n'est pas pressée.

— Il ne faut pas faire attendre les dames, Lord Arthur, dit Mr. Podgers, avec son sourire contraint. Le beau sexe a tendance à se montrer impatient. »

Les lèvres finement ciselées de Lord Arthur se courbèrent en une expression de dédain irrité. La pauvre Duchesse lui paraissait de bien peu d'importance en cet instant. Il traversa la pièce jusqu'à l'endroit où était Mr. Podgers, et tendit la main.

« Dites-moi ce que vous avez vu là, dit-il. Dites-moi la vérité. Il faut que je la connaisse. Je ne suis pas un enfant. »

Les yeux de Mr. Podgers se mirent à cligner derrière ses lunettes à monture d'or, et il se dandina d'une jambe sur l'autre, mal à l'aise, tandis que ses doigts tripotaient avec nervosité une chaîne de montre voyante.

« Qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai vu dans votre main, Lord Arthur, plus de choses que je ne vous en ai dites ?

— Je le sais, et j'insiste pour que vous m'en informiez. Je vous paierai. Je vous donnerai un chèque de cent livres[21]. »

Les yeux verts lancèrent un bref éclair, puis redevinrent ternes.

« Guinées[22] ? dit enfin Mr. Podgers, d'une voix basse.

— Soit. Je vous enverrai un chèque demain. Quel est votre club ?

— Je n'ai pas de club... C'est-à-dire... pas pour le moment. Mon adresse est... mais permettez-moi de vous donner ma carte » ; et tirant de la poche de son gilet un carton doré sur tranches, Mr. Podgers le tendit, en s'inclinant profondément, à Lord Arthur, qui y lut :

Mr. SEPTIMUS R. PODGERS
CHIROMANCIEN PROFESSIONNEL
103 a. West Moon Street

« Je reçois de dix heures à quatre heures, murmura Mr. Podgers d'un ton mécanique, et j'accorde une réduction aux familles.

— Dépêchez-vous », s'écria Lord Arthur, fort pâle et tendant la main.

Mr. Podgers jeta avec nervosité un regard circulaire, et tira la lourde portière devant la porte.

« Cela prendra un petit moment, Lord Arthur : vous feriez mieux de vous asseoir.

— Dépêchez-vous, Monsieur », s'écria de nouveau Lord Arthur, tapant du pied avec colère sur le parquet ciré.

Mr. Podgers sourit, tira de la poche intérieure de son veston une petite loupe, et l'essuya soigneusement avec son mouchoir.

« Je suis à votre disposition », dit-il.



Dix minutes plus tard, le visage blême de terreur, le regard traqué, Lord Arthur Savile sortit précipitamment de Bentinck House, se frayant avec vigueur un passage parmi la foule des laquais habillés de fourrure qui entouraient la grande marquise à rayures ; il paraissait ne rien voir ni entendre. La nuit était d'un froid glacial, et la flamme des réverbères disposés tout autour de la place ardaient et vacillaient sous le vent mordant ; mais ses mains étaient chaudes de fièvre, et son front brûlait comme du feu.

Un agent de police le regarda avec curiosité comme il passait, et un mendiant, qui sortait d'un pas traînant de sous une arche pour demander l'aumône, s'effraya en voyant là une misère plus grande que la sienne. À un moment Lord Arthur s'arrêta sous un bec de gaz, et regarda ses mains. Il lui sembla qu'il y décelait déjà des taches de sang, et un faible cri s'échappa de ses lèvres tremblantes.

Un assassinat ! Voilà ce qu'y avait vu le chiromancien. Un assassinat ! La nuit elle-même paraissait le savoir, et le vent désolé le hurler à son oreille. Les coins sombres de la rue en étaient tout remplis. Il lui ricanait au visage, du haut du toit des maisons.

Il arriva d'abord au Parc[23], dont l'ombre boisée semblait le fasciner. Il s'appuya avec lassitude contre le grillage, rafraîchissant son front au contact du métal mouillé, et écoutant le silence frémissant des arbres. « Un assassinat ! Un assassinat ! » répétait-il continuellement, comme si la réitération pouvait émousser l'horreur de ce mot.

Le son de sa propre voix le fit frissonner, et pourtant il espéra presque que la nymphe Écho pût l'entendre, et réveiller de ses rêves la ville assoupie. Il se sentit pris d'un désir insensé d'arrêter le premier passant venu, et de tout lui conter.

Puis, traversant Oxford Street, il erra dans des ruelles étroites et infâmes. Deux femmes aux joues fardées se moquèrent de lui sur son passage. Du fond d'une cour sombre arriva un bruit de jurons et de coups, suivi de cris aigus, et, affalées sur un seuil humide, il vit les formes bossues de la pauvreté et de la vieillesse. Il fut saisi d'une pitié étrange. Ces enfants du péché et de la misère étaient-ils prédestinés à leur fin, comme lui à la sienne ? Étaient-ils, comme lui, les simples marionnettes d'un théâtre monstrueux ?

Et pourtant, ce n'était pas le mystère, mais la comédie de la souffrance, qui le frappait ; son inutilité absolue, sa grotesque absence de signification. Comme tout paraissait incohérent ! Comme tout

manquait d'harmonie ! Il était stupéfait de la discordance entre l'optimisme creux de l'époque et les faits réels de l'existence. Il était encore très jeune.

Au bout de quelque temps, il se trouva devant l'église de Marylebone. La large rue silencieuse ressemblait à un long ruban d'argent poli, taché çà et là des arabesques sombres que formaient les ombres mouvantes. L'enfilade des lumières des réverbères s'infléchissait là-bas, dans le lointain, et, devant une petite maison entourée d'un mur, stationnait un hansom[24] solitaire, dont le cocher dormait à l'intérieur. Lord Arthur marcha rapidement en direction de Portland Place, se retournant de temps à autre, comme s'il craignait d'être suivi. Au coin de Rich Street se tenaient deux hommes, lisant une petite affiche sur une palissade. Une sensation bizarre de curiosité l'agita, et il traversa la chaussée.

Comme il se rapprochait, le mot « Assassinat », imprimé en lettres noires, frappa son regard. Il sursauta, et sa joue s'empourpra violemment. C'était un avis de recherche offrant une récompense pour toute indication susceptible d'amener l'arrestation d'un homme de taille moyenne, âgé de trente à quarante ans, coiffé d'un chapeau melon, vêtu d'un pantalon à carreaux, et marqué d'une cicatrice sur la joue droite. Il le lut et le relut plusieurs fois, et se demanda si le misérable serait jamais appréhendé, et comment il avait reçu sa balafre. Peut-être, quelque jour, son propre nom serait-il placardé sur les murs de Londres. Quelque jour, peut-être, sa tête serait également mise à prix.



Lord Arthur Savile face à son destin.

Cette idée lui causa une nausée d'horreur. Il tourna les talons, et

pressa le pas dans la nuit.

C'est à peine s'il savait où il allait. Il eut le vague souvenir d'avoir erré parmi un labyrinthe de maisons sordides, de s'être perdu dans un réseau gigantesque de rues sombres, et l'aube était déjà là, toute claire, quand il se retrouva enfin dans Piccadilly Circus.

Prenant sans hâte le chemin qui le ramenait chez lui, dans Belgrave Square, il croisa les énormes charrettes en route pour Covent Garden[25]. Les charretiers en blouses blanches, aux bonnes figures hâlées, aux cheveux épais et bouclés, marchaient bravement en faisant claquer leurs fouets et en s'interpellant mutuellement de temps à autre ; sur le dos d'un énorme cheval gris, qui menait un attelage tintinnabulant, était assis un gamin joufflu, un bouquet de primevères piqué à son chapeau bossué, s'agrippant de ses petites mains à la crinière, et riant ; et les hautes piles de légumes ressemblaient à des masses de jade sur le ciel matinal, – à des masses de jade devant les pétales roses de quelque rose merveilleuse. Lord Arthur se sentit bizarrement affecté, sans qu'il eût pu dire pourquoi. Il y avait, dans la beauté délicate de l'aube, quelque chose qui lui parut indiciblement touchant, et il songea à tous les jours qui naissent dans la beauté, et se terminent dans la tempête. Ces campagnards aussi, à la voix rude et bon enfant, avec leurs façons nonchalantes, quel Londres étrange ils voyaient ! Un Londres vierge du péché de la nuit et de la fumée du jour, une ville pâle et fantomatique, une ville désolée de tombes ! Il se demanda ce qu'ils en pensaient, et s'ils savaient quelque chose de sa splendeur et de sa honte, de ses joies féroces couleur de feu, de sa faim horrible, et de tout ce qu'elle crée et détruit du matin au soir. Elle n'était probablement pour eux qu'un marché où ils apportaient leurs fruits pour les vendre, et où ils demeuraient quelques heures tout au plus, laissant derrière eux les rues encore silencieuses, les maisons encore endormies. Il éprouva du plaisir à les regarder passer. Tout grossiers qu'ils fussent, avec leurs lourds souliers cloutés et leur démarche maladroite, ils apportaient avec eux un peu de l'Arcadie. Il sentait qu'ils avaient vécu auprès de la Nature, et qu'elle leur avait appris la paix. Il leur envia tout ce qu'ils ne savaient pas.

Lorsqu'il arriva enfin à Belgrave Square, le ciel s'éclairait du bleu pâle de l'aube, et les oiseaux commençaient à gazouiller dans les jardins.



Quand Lord Arthur se réveilla, le soleil de midi se déversait à flots au travers des rideaux de soie ivoire de sa chambre. Il se leva et regarda par la fenêtre. Une vague brume de chaleur était suspendue sur la grande ville, et les toits des maisons étaient semblables à de l'argent terni. Dans la verdure du square qui s'étendait à ses pieds, en luisant par intermittence, des enfants couraient çà et là comme des papillons blancs, et le trottoir était encombré de gens qui se dirigeaient vers le Parc. Jamais la vie ne lui avait paru plus charmante, jamais les choses néfastes ne lui avaient paru plus lointaines.

Puis son valet de chambre lui apporta une tasse de chocolat sur un plateau. Après qu'il l'eut bue, il écarta une lourde portière de peluche couleur pêche, et passa dans la salle de bain. La lumière tombait doucement du plafond, tamisée par des plaques minces d'onyx transparent, et l'eau dans la baignoire de marbre luisait comme une pierre de lune. Il s'y plongea bien vite, jusqu'à ce que les ondes fraîches vinssent au contact de sa gorge et de ses cheveux, puis il y trempa complètement la tête, comme s'il avait voulu effacer la tache de quelque souvenir honteux. Lorsqu'il en sortit, il se sentit presque rasséréné. Les conditions physiques exquisés du moment l'avaient dominé, comme il arrive souvent, à la vérité, aux natures délicatement constituées, car les sens, comme le feu, peuvent purifier comme ils peuvent détruire.

Après le petit déjeuner, il se jeta sur un divan, et alluma une cigarette. Sur la cheminée, dans un cadre de brocart ancien et raffiné, était placée une grande photographie de Sybil Merton, telle qu'il l'avait vue pour la première fois au bal de Lady Noel. La petite tête au fin contour était légèrement penchée de côté, comme si le cou mince, semblable à un roseau, avait peine à supporter le poids de tant de beauté ; les lèvres étaient entrouvertes, et paraissaient faites pour une douce musique ; et toute la tendre pureté de la jeune fille était là, répandue dans le regard émerveillé des yeux rêveurs. Avec sa robe de crêpe de Chine souple qui la moulait, et son grand éventail en forme de feuille, elle ressemblait à l'une de ces figurines graciles que l'on trouve dans les bois d'oliviers au voisinage de Tanagra ; et il y avait une pointe de grâce hellène dans sa pose et son attitude. Pourtant, elle n'était pas menue. Elle était simplement de proportions parfaites, — chose rare à une époque où tant de femmes sont, soit trop grandes,

soit insignifiantes.

À présent, tandis que Lord Arthur la regardait, il fut pénétré de la pitié terrible que fait naître l'amour. Il eut le sentiment que l'épouser, tant que la fatalité du meurtre était suspendue au-dessus de sa propre tête, ce serait une trahison comme celle de Judas, un crime plus noir qu'aucun de ceux qu'avaient jamais rêvés les Borgia. Quel bonheur pouvait-il y avoir pour eux, alors qu'à n'importe quel moment il pourrait être appelé à réaliser la terrible prophétie inscrite dans sa main ? Quel genre d'existence connaîtraient-ils, tant que le Destin tiendrait encore ce sort affreux sur le plateau de la balance ? Le mariage devait être retardé, coûte que coûte. Cela, il y était fermement résolu. Quelque ardemment qu'il aimât la jeune fille – et le simple contact de ses doigts, quand ils étaient assis l'un à côté de l'autre, faisait frémir tous les nerfs de son corps d'une joie exquise, – il n'en reconnut pas moins nettement où était son devoir, et il avait pleinement conscience de n'avoir pas le droit de se marier tant qu'il n'aurait pas commis le meurtre. Cela fait, il pourrait affronter l'autel avec Sybil Merton, et remettre sa vie entre les mains de la jeune fille sans crainte de mal agir. Cela fait, il pourrait la prendre dans ses bras, sachant qu'elle n'aurait jamais à rougir de lui, qu'elle n'aurait jamais à baisser la tête de honte. Mais il fallait d'abord que la chose fût faite ; et plus tôt ce serait, mieux cela vaudrait pour l'un comme pour l'autre.

Bien des hommes, à sa place, auraient préféré le sentier fleuri de la folâtrerie aux rocs escarpés du devoir ; mais Lord Arthur était trop consciencieux pour placer le plaisir au-dessus des principes. Il y avait, dans son amour, mieux que la simple passion ; et Sybil était pour lui le symbole de tout ce qui est bon et noble. Un instant, il éprouva une répugnance naturelle à l'encontre de ce qu'on exigeait qu'il fît, mais elle disparut bientôt. Son cœur lui dit que ce n'était point un péché, mais un sacrifice ; sa raison lui rappela qu'aucune autre voie ne lui était ouverte. Il avait à choisir entre vivre pour lui-même et vivre pour autrui, et, tout terrible que fût sans nul doute le devoir qui lui était imposé, il savait cependant qu'il ne devait pas permettre à l'égoïsme de triompher de l'amour. Tôt ou tard, nous sommes tous appelés à prendre une décision sur la même question, – la même interrogation nous est posée, à tous. Pour Lord Arthur, elle venait de bonne heure dans sa vie, – avant que sa nature eût été corrompue par le cynisme calculateur de l'âge mûr, ou que son cœur fût rongé par l'égotisme sans profondeur qui est à la mode à notre époque ; et il n'éprouvait aucune hésitation quant à l'accomplissement de son devoir. Heureusement pour lui, aussi, ce n'était ni un simple rêveur, ni un dilettante oisif. S'il l'avait été, il eût hésité, comme Hamlet, et eût permis à l'irrésolution de détruire son dessein. Mais c'était essentiellement un esprit positif. La vie, pour lui, signifiait l'action,

plutôt que la pensée. Il possédait cette chose rare entre toutes : du bon sens.

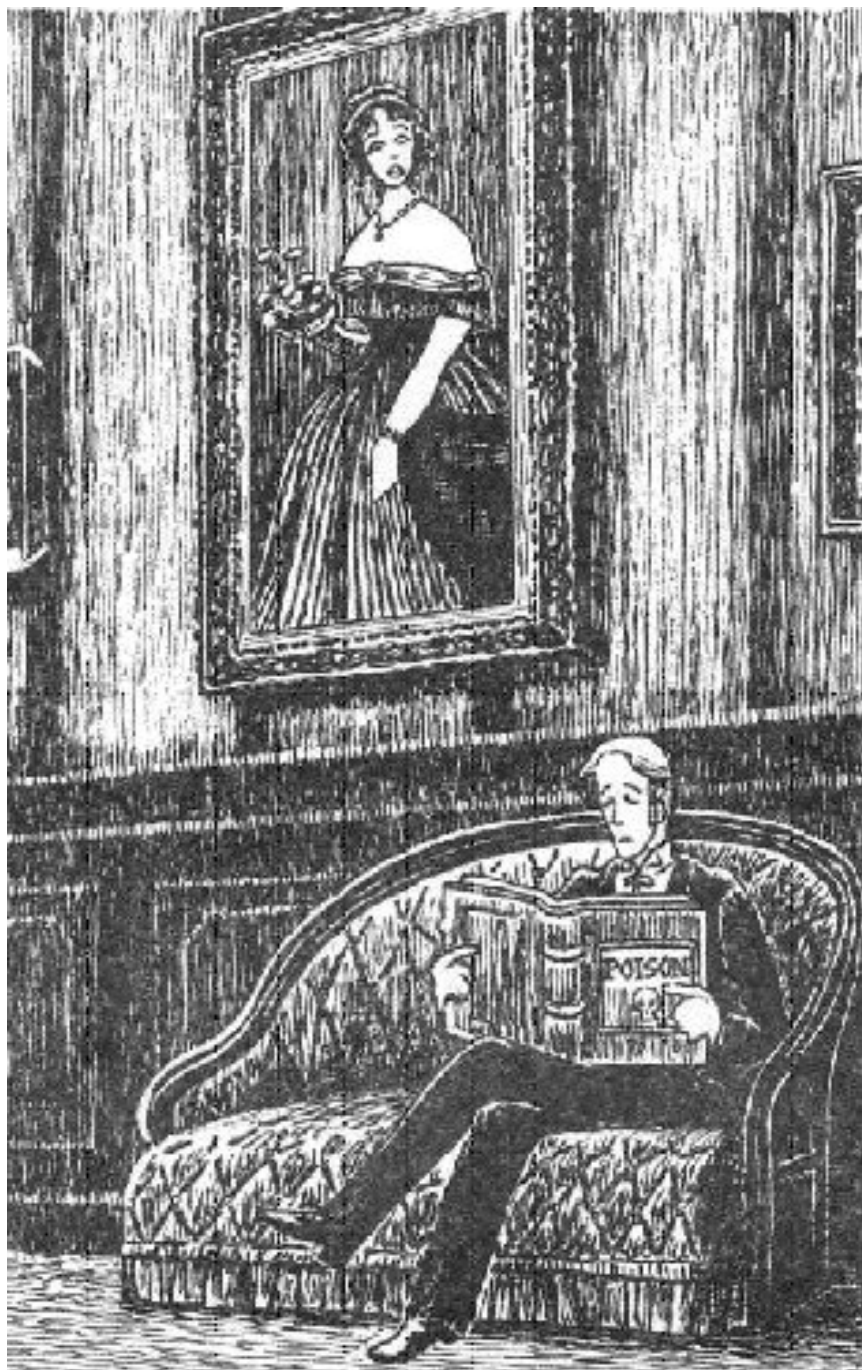
Les sentiments désordonnés et troubles de la nuit précédente s'étaient à présent dissipés, et ce fut presque avec une sensation de honte qu'il se reporta à ses folles allées et venues d'une rue à l'autre, au martyre furieux que lui avaient causé ses émotions. La sincérité même de ses souffrances les lui fit paraître, à présent, irréelles. Il se demanda comment il avait pu être assez sot pour déclamer et divaguer comme un énergumène face à l'inévitable. La seule question qui continuait à le préoccuper, c'était de savoir qui il devait faire disparaître ; car il n'était pas sans se rendre compte que l'assassinat, comme les religions du monde païen, exige une victime aussi bien qu'un prêtre.

N'étant pas un génie, il n'avait pas d'ennemis, et d'ailleurs il avait l'impression que ce n'était pas le moment d'agir en fonction d'une offense ou d'une aversion personnelle ; la mission dans laquelle il était engagé étant investie d'une grande solennité. Aussi dressa-t-il une liste de ses amis et parents sur une feuille de papier à lettres, et, après mûre réflexion, il se décida en faveur de Lady Clementina Beauchamp, une aimable vieille dame qui habitait Curzon Street, et qui était sa cousine maternelle au second degré. Il avait toujours beaucoup aimé Lady Clem, comme tout le monde l'appelait, et comme il était lui-même fort riche, ayant hérité toute la fortune de Lord Rugby lors de sa majorité, il n'y avait aucune possibilité qu'il tirât de la mort de sa parente un vulgaire avantage financier. En vérité, plus il réfléchit à la question, plus Lady Clem lui parut être la personne adéquate ; et, sentant que tout délai serait injuste à l'égard de Sybil, il résolut de prendre immédiatement ses dispositions.

La première chose à faire, c'était, bien entendu, de régler le chiromancien ; il s'assit donc à un petit bureau Sheraton[26] qui était près de la fenêtre, tira un chèque de 105 £, payable à l'ordre de Mr. Septimus Podgers, et, le pliant dans une enveloppe, dit à son valet de chambre de la porter chez ce dernier, dans West Moon Street. Il téléphona ensuite à l'écurie pour faire venir son hansom, et s'habilla pour sortir. En quittant la pièce, il se retourna pour regarder la photographie de Sybil Merton, et fit serment que, quoi qu'il advienne, il ne l'instruirait jamais de ce qu'il faisait pour elle, mais garderait toujours bien enfoui dans son cœur le secret de son sacrifice.

En route pour le Buckingham Club, il s'arrêta chez un fleuriste, et envoya à Sybil une magnifique corbeille de narcisses, aux ravissants pétales blancs, et d'adonis éclatants ; dès qu'il fut arrivé au club, il alla tout droit à la bibliothèque, sonna, et ordonna au garçon de lui apporter un citron au soda et un livre de toxicologie. Il avait décidé qu'au fond le poison était le meilleur moyen à adopter dans cette

ennuyeuse affaire. Tout ce qui ressemblait à la violence physique lui était extrêmement désagréable, et d'ailleurs, il désirait vivement ne pas assassiner Lady Clementina de quelque manière qui attirât l'attention publiquement, car il détestait l'idée d'être fêté comme un personnage célèbre chez Lady Windermere, ou de voir figurer son nom dans les entrefilets de vulgaires journaux mondains. Il lui fallait songer aussi au père et à la mère de Sybil, qui étaient des gens un peu vieux jeu, et qui pouvaient s'opposer au mariage s'il y avait quoi que ce fût qui ressemblât à un scandale, bien qu'il fût convaincu que s'il leur contait tous les détails de l'affaire, ils seraient les tout premiers à approuver les motifs qui le poussaient à agir. Il avait donc toutes les raisons du monde de porter son choix sur le poison. Ce procédé était sûr, efficace et silencieux, et supprimait toute nécessité de scènes pénibles, pour lesquelles, comme la plupart des Anglais, il avait une profonde répugnance.



La terrible résolution de Lord Arthur

La science des poisons lui était, en revanche, totalement étrangère,

et comme le garçon parut totalement incapable de trouver, dans la bibliothèque, autre chose que le *Guide Ruff*[27] et le *Bailey's Magazine*, il examina lui-même les rayons, et tomba finalement sur une édition somptueusement reliée de la *Pharmacopée*, et sur un exemplaire de la *Toxicologie* d'Erskine, annoté par Sir Matthew Reid, président du Collège royal des Médecins, et l'un des membres les plus anciens du Buckingham, où il avait été élu par erreur à la place d'un autre, – contretemps qui mit le comité dans une telle fureur que, lorsque le vrai candidat se présenta, on le blackboula à l'unanimité.

Lord Arthur fut considérablement intrigué par les termes techniques employés dans l'un et l'autre de ces deux livres, et il commençait à regretter de n'avoir pas étudié avec plus de soin ses classiques à Oxford, lorsque, dans le second volume d'Erskine, il trouva un mémoire très intéressant et complet sur les propriétés de l'aconitine, rédigé en un anglais assez intelligible. Cela lui parut être exactement le poison qu'il lui fallait. Il était rapide, – d'un effet quasi immédiat, – parfaitement indolore, et, pris sous la forme d'une capsule de gélatine, ce qui était le mode indiqué par Sir Matthew, n'était nullement désagréable au goût. Aussi inscrivit-il en note, sur sa manchette, la quantité nécessaire pour une dose mortelle, puis il remit les livres en place, et remonta lentement Saint-James's Street, pour entrer chez Pestle et Humbey, les grands pharmaciens. Mr. Pestle, qui servait toujours personnellement l'aristocratie, fut fort surpris en prenant la commande, et sur un ton très déferent, murmura quelques mots au sujet de la nécessité d'une ordonnance. Toutefois, dès que Lord Arthur lui eut expliqué que c'était pour un gros dogue norvégien dont il était obligé de se défaire, parce qu'il manifestait les signes d'un commencement de rage, et avait déjà mordu deux fois le cocher au mollet, le pharmacien se déclara parfaitement satisfait, complimenta Lord Arthur sur ses connaissances remarquables en toxicologie, et fit préparer immédiatement la dose nécessaire.

Lord Arthur mit la capsule dans une jolie petite bonbonnière d'argent qu'il vit dans la vitrine d'un magasin de Bond Street, jeta la déplaisante boîte à pilules de chez Pestle et Humbey, et se fit conduire immédiatement chez Lady Clementina.

« Eh bien, Monsieur le mauvais sujet ! s'écria la vieille dame, lorsqu'il pénétra dans la pièce, pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir, depuis tout ce temps ?

— Ma chère Lady Clem, je n'ai jamais un instant à moi, dit Lord Arthur, en souriant.

— Vous voulez dire, sans doute, que vous passez toutes vos journées avec Miss Sybil Merton, à acheter des chiffons et à dire des fadaises ? Je ne comprends pas qu'on fasse un tel tapage à propos du mariage. De mon temps, nous n'aurions jamais songé à roucouler en

public, – ni d'ailleurs dans l'intimité.

— Je vous assure que je n'ai pas vu Sybil depuis vingt-quatre heures, Lady Clem. Pour autant que je puisse savoir, elle appartient entièrement à ses modistes.

— Bien entendu ; c'est là la seule raison pour laquelle vous venez voir un vieux laideron comme moi. Je m'étonne que vous ne fassiez pas votre profit de tels avertissements, vous autres hommes. On a fait des folies pour moi, et me voilà, pauvre rhumatisante, avec un faux chignon et mon mauvais caractère. Ah ! si je n'avais pas cette chère Lady Jansen, qui m'envoie tous les plus mauvais romans français[28] qu'elle puisse trouver, je crois bien que je ne passerais pas la journée. Les médecins ne servent absolument à rien, si ce n'est à vous soutirer des honoraires. Ils ne sont même pas capables de guérir mes aigreurs.

— Je vous ai apporté pour cela un remède, Lady Clem, dit gravement Lord Arthur. C'est une merveille, inventée par un Américain.

— Je n'aime pas les inventions américaines, Arthur. Cela, j'en suis certaine. J'ai lu dernièrement quelques romans américains, et ils étaient absolument vides de sens.

— Oh ! mais, en l'espèce, ce n'est pas le sens qui manque, Lady Clem ! Je vous assure que c'est un remède parfait. Il faut me promettre de l'essayer. »

Et Lord Arthur tira de sa poche la petite boîte et la lui tendit.

« Enfin, la boîte est charmante, Arthur. C'est un cadeau, sérieusement ? C'est très gentil de votre part. Et c'est là le remède merveilleux ? On dirait un bonbon. Je vais le prendre tout de suite.

— Grand Dieu ! Lady Clem, s'écria Lord Arthur, en lui agrippant la main, surtout pas ! C'est un remède homéopathique, et si vous le preniez sans avoir vos aigreurs, il pourrait vous faire énormément de mal. Attendez d'avoir une crise, et prenez-le à ce moment-là. Vous serez étonnée du résultat.

— Je voudrais le prendre maintenant, dit Lady Clementina, levant à la lumière la petite capsule transparente avec sa bulle flottante d'aconitine liquide. Je suis sûre que c'est délicieux. À vrai dire, je déteste les médecins, mais j'adore les médicaments. Enfin, je le conserverai jusqu'à ma prochaine crise.

— Et quand se produira-t-elle ? demanda Lord Arthur, d'un ton de curiosité avide. Sera-ce bientôt ?

— Pas d'ici une semaine, j'espère. J'en ai eu une hier, qui m'a fait passer un mauvais moment. Mais on ne sait jamais.

— Vous êtes donc certaine d'en avoir une avant la fin du mois, Lady Clem ?

— Je le crains bien. Mais comme vous êtes compatissant, aujourd'hui, Arthur ! Vraiment, Sybil vous a fait beaucoup de bien. Et

maintenant, il faut vous sauver, car je dîne avec des gens fort ennuyeux, qui se refusent à dire des médisances, et je sais que si je ne puis faire un somme à présent, je ne pourrai jamais rester éveillée pendant le dîner. Au revoir, Arthur ; faites mes amitiés à Sybil, et merci mille fois pour le remède américain.

— Vous n'oublierez pas de le prendre, n'est-ce pas, Lady Clem ? dit Lord Arthur, se levant de sa chaise.

— Bien sûr que je n'oublierai pas, petit nigaud ! Je trouve que c'est fort aimable à vous de songer à moi, et je vous écrirai pour vous dire s'il m'en faut davantage. »

Lord Arthur quitta la maison plein d'entrain, et avec une sensation de grand soulagement.

Ce soir-là il eut une entrevue avec Sybil Merton. Il lui dit qu'il se trouvait soudain placé dans une situation terriblement difficile, à laquelle ni l'honneur, ni le devoir ne lui permettaient de se dérober. Il lui dit que le mariage devait être ajourné pour le moment, car, tant qu'il ne serait pas débarrassé des complications affreuses dans lesquelles il se trouvait, il n'était pas libre. Il la supplia d'avoir confiance en lui, et de n'avoir aucun doute au sujet de l'avenir. Tout finirait par s'arranger, mais il fallait de la patience.

Cette scène eut lieu dans le jardin d'hiver de la maison de Mr. Merton, dans Park Lane, où Lord Arthur avait dîné, comme d'habitude. Sybil n'avait jamais paru plus heureuse, et, l'espace d'un instant, Lord Arthur avait eu la tentation de succomber à la lâcheté, d'écrire à Lady Clementina pour la prier de lui rendre la pilule, et de laisser le mariage se faire comme s'il n'y avait jamais eu de Mr. Podgers au monde. Mais ses bons sentiments reprirent bientôt le dessus, et même quand Sybil se fut jetée dans ses bras en pleurant, il ne chancela pas. La beauté qui avait ému ses sens avait également touché sa conscience. Il eut le sentiment qu'il serait injuste de gâcher une vie si belle pour quelques mois de plaisir.

Il resta auprès de Sybil jusqu'à près de minuit, la consolant et se laissant consoler par elle tour à tour, et le lendemain matin de bonne heure il partit pour Venise, après avoir écrit à Mr. Merton une lettre virile et ferme au sujet de la nécessité d'ajourner le mariage.



À Venise il rencontra son frère, Lord Surbiton, qui était venu de Corfou dans son yacht. Les deux jeunes gens passèrent ensemble une quinzaine charmante. Le matin, ils montaient à cheval au Lido, ou glissaient au hasard le long des canaux verts dans leur longue gondole noire ; l'après-midi, ils recevaient généralement des visites à bord du yacht ; et le soir, ils dînaient chez Florian, et fumaient d'innombrables cigarettes sur la Piazza.

Pourtant, chose bizarre, Lord Arthur n'était pas heureux. Tous les jours, il étudiait les colonnes nécrologiques du *Times*, s'attendant à y voir annoncée la mort de Lady Clementina ; mais tous les jours il était déçu. Il commençait à avoir peur qu'il ne lui fût arrivé un accident, et regretta souvent de l'avoir empêchée de prendre l'aconitine lorsqu'elle avait été si impatiente d'en essayer l'effet. Les lettres de Sybil, elles aussi, bien que remplies d'amour, de confiance et de tendresse, étaient souvent d'un ton fort triste, et il lui arrivait parfois de croire qu'il était séparé d'elle à jamais.

Au bout de quinze jours, Lord Surbiton en eut assez de Venise, et résolut de descendre le long de la côte jusqu'à Ravenne, car il avait entendu dire que la chasse à la bécasse était de premier ordre dans la Pineta. Lord Arthur refusa d'abord catégoriquement de l'accompagner ; mais Surbiton, qu'il aimait beaucoup, finit par lui persuader que s'il restait tout seul à l'hôtel Danielli, il s'y ennuerait à mourir ; de sorte qu'ils se mirent en route dans la matinée du 15, par un fort vent de noroît et une mer assez houleuse.

La chasse fut excellente, et la vie au grand air ramena leur couleur aux joues de Lord Arthur ; mais vers le 22, il se sentit inquiet au sujet de Lady Clementina, et, malgré les remontrances de Surbiton, rentra à Venise par le train.

Au moment où il sortait de sa gondole pour gravir les marches de l'hôtel, le propriétaire s'avança au-devant de lui avec une liasse de télégrammes. Lord Arthur les lui arracha des mains, et les ouvrit en hâte. Tout avait bien réussi. Lady Clementina était morte subitement dans la soirée du 17 !

La première pensée de Lord Arthur fut pour Sybil, et il lui envoya un télégramme annonçant son retour immédiat à Londres. Il ordonna ensuite à son valet de chambre de faire ses valises pour le train de nuit, envoya à ses gondoliers le quintuple environ du tarif normal de leurs services, et monta bien vite dans son petit salon, d'un pas léger

et le cœur bouillonnant d'espoir. Il y trouva trois lettres qui l'attendaient. L'une était de Sybil elle-même, pleine de sympathie et de condoléances. Les autres provenaient de sa mère et de l'avoué de Lady Clementina. Il en ressortait que la vieille dame avait dîné chez la Duchesse le soir même, qu'elle avait fait les délices de tout le monde par son esprit et ses saillies, mais qu'elle était rentrée chez elle d'assez bonne heure, se plaignant de ses aigreurs. Le lendemain matin, on l'avait trouvée morte dans son lit, sans qu'elle eût apparemment souffert. On avait fait venir immédiatement Sir Matthew Reid, mais, bien entendu, il n'y avait rien à faire, et elle devait être inhumée le 22, à Beauchamp Chalcote. Quelques jours avant sa mort, elle avait fait son testament. Elle laissait à Lord Arthur sa petite maison de Curzon Street, et tous les meubles, ses effets personnels et ses tableaux, à l'exception de sa collection de miniatures, qui devait revenir à sa sœur, Lady Margaret Rufford, et de son collier d'améthystes, que devait recevoir Sybil Merton. Ces biens n'avaient pas grande valeur ; mais Mr. Mansfield, l'avoué, désirait très vivement que Lord Arthur rentrât immédiatement, si possible, car il y avait un grand nombre de factures à régler, et Lady Clementina n'avait jamais tenu régulièrement ses comptes.

Lord Arthur fut extrêmement touché de la gentillesse avec laquelle Lady Clementina s'était souvenue de lui, et il se dit que Mr. Podgers en avait lourd sur la conscience. Son amour pour Sybil, toutefois, l'emportait sur toute autre considération, et la certitude d'avoir fait son devoir lui donna sérénité et réconfort. Lorsqu'il arriva à la gare de Charing Cross, il se sentait parfaitement heureux.



Lady Clementina et la bonbonnière.

Les Merton le reçurent très aimablement. Sybil lui fit promettre de

ne plus jamais laisser s'interposer aucun obstacle entre eux, et le mariage fut fixé au 7 juin. La vie lui parut de nouveau lumineuse et belle, et toute sa gaieté ancienne lui revint.

Un jour, cependant qu'il parcourait la maison de Curzon Street, en compagnie de l'avoué de Lady Clementina et de Sybil elle-même, brûlant des paquets de lettres jaunies, et vidant des tiroirs pleins de bric-à-brac, la jeune fille poussa tout à coup un petit cri de ravissement.

« Qu'avez-vous trouvé, Sybil ? dit Lord Arthur, levant les yeux de sa besogne, et souriant.

— Cette ravissante petite bonbonnière en argent, Arthur. Elle est bien curieuse, – hollandaise, n'est-ce pas ? Je vous en prie, donnez-la-moi. Je sais que les améthystes ne m'iront pas avant que j'aie dépassé quatre-vingts ans. »

C'était la boîte qui avait contenu l'aconitine.

Lord Arthur sursauta, et une légère rougeur empourpra ses joues. Il avait presque entièrement oublié ce qu'il avait fait, et ce lui parut être une coïncidence curieuse que Sybil, pour qui il avait enduré toute cette terrible angoisse, se trouvât être la première à le lui rappeler.

« Vous pouvez la prendre, bien entendu, Sybil. C'est moi-même qui l'avais donnée à la pauvre Lady Clem.

— Oh ! Merci, Arthur ; et puis-je garder aussi le bonbon ? Je n'aurais jamais imaginé que Lady Clementina aimât les sucreries. Je la croyais bien trop intellectuelle. »

Le visage de Lord Arthur prit une pâleur mortelle, et une idée horrible lui traversa l'esprit.

« Le bonbon, Sybil ? Que voulez-vous dire ? fit-il d'une voix lente et rauque.

— Il y en a un dans la boîte, et c'est tout. Il a l'air bien vieux et plein de poussière, et je n'ai pas la moindre intention de le manger. Qu'est-ce qu'il y a, Arthur ? Comme vous êtes blanc ! »

Lord Arthur se précipita à travers la pièce, et saisit la boîte. Il y avait à l'intérieur la petite capsule ambrée, avec sa bulle de poison. Lady Clementina était donc morte de sa mort naturelle, malgré tout !

Le choc de cette découverte le laissa abasourdi. Il lança la capsule dans le feu, et tomba sur le canapé avec un cri de désespoir.



Mr. Merton fut fort contrarié par le second ajournement du mariage, et Lady Julia, qui avait déjà commandé sa robe pour la cérémonie, fit tout ce qui était en son pouvoir pour amener Sybil à rompre les fiançailles. Mais, quelque puissant que fût l'amour de Sybil pour sa mère, elle avait remis toute sa vie entre les mains de Lord Arthur, et rien de ce que put dire Lady Julia ne parvint à ébranler sa foi.

Quant à Lord Arthur, il lui fallut plusieurs jours pour se remettre de cette terrible déception, et pendant quelque temps il eut les nerfs complètement détraqués. Toutefois, son parfait bon sens reprit bientôt le dessus, et son esprit équilibré et pratique ne le laissa pas hésiter longtemps sur ce qu'il convenait de faire. Le poison s'étant révélé un fiasco complet, la dynamite, ou quelque autre forme d'explosif, était manifestement le moyen à essayer.

En conséquence, il passa en revue la liste de ses amis et parents, et, après mûre réflexion, il résolut de faire sauter son oncle, le Doyen de Chichester. Le Doyen, homme d'une grande culture et d'un savoir profond, aimait énormément les pendules, et en possédait une collection merveilleuse, qui allait du ^{xv}^e siècle jusqu'à l'époque actuelle ; et il apparut à Lord Arthur que cette marotte du bon Doyen lui offrait une excellente occasion de perpétrer son dessein.

Où se procurer un engin explosif, – c'était là, bien entendu, une autre affaire. Le bottin commercial de Londres ne lui donna pas de renseignement sur ce point, et il se dit qu'il serait sans doute inutile d'aller s'informer à Scotland Yard, car on n'y semblait jamais rien savoir quant aux activités des dynamiteurs, si ce n'est après qu'une explosion avait eu lieu ; et même alors, on ne savait pas grand-chose.



Le doyen de Chichester.

Tout à coup il songea à son ami Rouvaloff, jeune Russe aux tendances fort révolutionnaires, qu'il avait rencontré chez Lady Windermere au cours de l'hiver. Le comte Rouvaloff était censé écrire

une vie de Pierre le Grand, et être venu en Angleterre afin d'étudier les documents relatifs au séjour incognito de ce tsar dans ce pays en qualité de constructeur de bateaux ; mais on le soupçonnait en général d'être un agent nihiliste, et il était hors de doute que l'ambassade de Russie ne voyait pas d'un bon œil sa présence à Londres. Lord Arthur eut l'intuition que c'était précisément là l'homme qu'il lui fallait, et se fit conduire un matin au garni de son ami, à Bloomsbury [29], pour lui demander conseil et assistance.

« Vous vous mettez donc sérieusement à la politique ? » dit le comte Rouvaloff, quand Lord Arthur lui eut exposé l'objet de sa démarche.

Mais Lord Arthur, qui avait en horreur la vantardise, quelle qu'elle fût, se sentit obligé de lui avouer qu'il ne s'intéressait pas le moins du monde aux questions sociales, et désirait simplement la machine explosive pour une affaire purement familiale, dans laquelle il était seul à être impliqué.

Le comte Rouvaloff le dévisagea quelques instants avec stupéfaction, puis, voyant qu'il parlait tout à fait sérieusement, inscrivit une adresse sur une feuille de papier, y apposa son paraphe, et la lui tendit par-dessus la table.

« On paierait cher, à Scotland Yard, pour connaître cette adresse-là, mon cher.

— Ils ne l'auront pas », s'écria Lord Arthur, en riant.

Et, après avoir serré chaleureusement la main du jeune Russe, il descendit l'escalier en courant, examina le papier, et dit au cocher de le conduire à Soho Square [30].

Arrivé là il le congédia, et descendit le long de Greek Street, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à un endroit dénommé Bayle's Court. Il passa sous l'arche, et se trouva dans un cul-de-sac bizarre, qui était apparemment occupé par une blanchisserie française, car tout un réseau de cordes à linge y était tendu de maison à maison, et des pièces de linge blanc y flottaient dans l'air matinal. Il s'avança tout droit jusqu'au fond, et frappa à une petite maison verte. Au bout d'un certain temps, durant lequel chacune des fenêtres de la cour devint une masse confuse de visages fureteurs, la porte fut ouverte par un étranger d'aspect assez peu engageant, qui lui demanda en très mauvais anglais ce qu'il désirait. Lord Arthur lui tendit le papier que lui avait donné le comte Rouvaloff. Quand l'homme l'eut vu, il s'inclina, et fit entrer Lord Arthur dans un vestibule sordide, au rez-de-chaussée ; et au bout de quelques instants Herr Winckelkopf, comme on l'appelait en Angleterre, entra d'un air affairé, une serviette largement tachée de vin autour du cou, et une fourchette dans la main gauche.

« Le comte Rouvaloff m'a donné un mot d'introduction pour vous,

dit Lord Arthur, en s'inclinant, et je désire vivement un bref entretien avec vous, pour affaire. Je m'appelle Smith, – Mr. Robert Smith, – et je voudrais que vous me fournissiez une pendule explosive.

— Charmé de faire votre connaissance, Lord Arthur, dit le petit Allemand plein d'animation. Ne prenez donc pas un air si alarmé : il est de mon devoir de connaître tout le monde, et je me souviens de vous avoir vu un soir chez Lady Windermere. J'espère que Milady va bien. Puis-je vous prier de vous asseoir auprès de moi pendant que je finis de déjeuner ? Il y a un excellent pâté, et mes amis sont assez aimables pour dire que mon vin du Rhin est meilleur que tous ceux qu'on peut leur servir à l'ambassade d'Allemagne. »

Et avant que Lord Arthur fût remis de sa surprise d'avoir été reconnu, il se trouva assis dans la salle du fond, dégustant le Marcobrunner le plus délicieux dans un verre à vin du Rhin jaune marqué du chiffre impérial, et bavardant le plus amicalement du monde avec le célèbre conspirateur.

« Les pendules explosives, dit Herr Winckelkopf, ne sont pas de très bons articles pour l'exportation, car, si même elles arrivent à passer la douane, le service des trains est tellement irrégulier[31] qu'elles se déclenchent en général avant d'être arrivées à destination. Toutefois, si vous en désirez une pour l'utiliser à l'intérieur du pays, je puis vous fournir un article excellent, et vous garantir que vous serez satisfait du résultat. Puis-je vous demander à qui vous la destinez ? Si c'est pour la police, ou pour qui que ce soit qui touche à Scotland Yard, je regrette vivement, mais je ne puis rien pour votre service. Les détectives anglais sont en réalité nos meilleurs amis, et j'ai toujours constaté qu'en comptant sur leur stupidité, nous pouvons faire exactement ce qui nous plaît. Je ne saurais sacrifier aucun d'entre eux.

— Je vous assure, dit Lord Arthur, que cette affaire n'a absolument rien à voir avec la police. En fait, la pendule est destinée au Doyen de Chichester.

— Mon Dieu ! Je n'imaginais pas que vous en vouliez à tel point à la religion, Lord Arthur. Il y a peu de jeunes gens, à notre époque, qui la prennent si fort à cœur.

— Je crains que vous ne me flattiez, Herr Winckelkopf, dit Lord Arthur, en rougissant. En réalité, je ne connais absolument rien à la théologie.

— C'est donc une affaire purement privée ?

— Purement privée. »

Herr Winckelkopf haussa les épaules, et sortit de la pièce, pour revenir au bout de quelques minutes avec un petit pâté de dynamite rond, à peu près de la taille d'une pièce de deux sous, et une jolie petite pendule française, surmontée d'une effigie en or moulu représentant la Liberté foulant aux pieds l'hydre du Despotisme.

Le visage de Lord Arthur s'illumina lorsqu'il l'aperçut.

« Voilà exactement ce qu'il me faut, s'écria-t-il, et maintenant, dites-moi comment elle se déclenche.

— Ah ! C'est là mon secret, répondit Herr Winckelkopf, contemplant son invention avec un air d'orgueil légitime ; dites-moi à quel moment vous désirez qu'elle fasse explosion, et je réglerai le mécanisme pour l'instant prescrit.

— Voyons, c'est aujourd'hui mardi... et si vous pouviez l'expédier tout de suite...

— C'est impossible ; j'ai beaucoup de travaux importants en cours, pour quelques-uns de mes amis à Moscou. Mais je pourrais l'expédier demain.

— Oh ! il sera encore grand temps, dit poliment Lord Arthur, si elle est livrée demain soir ou jeudi matin. Quant à l'instant de l'explosion, mettons : vendredi, à midi précis. Le Doyen est toujours chez lui à cette heure-là.

— Vendredi, midi, répéta Herr Winckelkopf, et il en prit dûment note dans un gros registre qui était posé sur un bureau près de la cheminée.

— Et maintenant, dit Lord Arthur, se levant de sa chaise, veuillez me dire ce que je vous dois.

— C'est une affaire si minime, Lord Arthur, que je me contenterai de peu. La dynamite revient à sept shillings et six pence ; la pendule, à trois livres dix shillings, et le transport, environ cinq shillings[32]. Je ne suis que trop heureux d'obliger tout ami du comte Rouvaloff.

— Mais votre peine, Herr Winckelkopf ?

— Oh ! ce n'est rien ! C'est pour moi un plaisir. Je ne travaille pas pour l'argent ; je vis exclusivement pour mon art. »

Lord Arthur posa quatre livres, deux shillings et six pence sur la table, remercia le petit Allemand de son amabilité, et, ayant réussi à décliner une invitation à une rencontre avec quelques anarchistes au cours d'un thé-dîner le samedi suivant, il sortit de la maison et s'en alla au Parc.

Il passa les deux journées qui suivirent dans un état de grande surexcitation, et, le vendredi à midi, il se fit conduire au Buckingham pour attendre les nouvelles. Pendant tout l'après-midi, l'imperturbable portier afficha continuellement des télégrammes en provenance de diverses régions du pays, télégrammes annonçant les résultats de courses de chevaux, les verdicts de procès en divorce, les conditions météorologiques et autres renseignements analogues, tandis que sur la bande télégraphique s'inscrivaient, au rythme du tapotement du style, des détails ennuyeux relatifs à une séance de nuit à la Chambre des Communes, et à une petite panique au Stock Exchange.

À quatre heures, arrivèrent les journaux du soir, et Lord Arthur

disparut dans la bibliothèque en emportant le *Pall Mail*, le *Saint-James's*, le *Globe*, et l'*Écho*[33], à la grande indignation du colonel Goodchild, qui désirait lire les comptes rendus d'un discours qu'il avait fait le matin même à la Mansion House, au sujet des Missions sud-africaines, et de l'avantage qu'on trouverait à ce qu'il y eût des évêques noirs dans chaque province, – le colonel ayant, pour une raison ou une autre, un préjugé violent à l'encontre de l'*Evening News*[34]. Aucun des journaux, toutefois, ne contenait ne fût-ce la moindre allusion à Chichester, et Lord Arthur eut l'impression que l'attentat avait échoué.

Ce fut pour lui un coup terrible, et pendant un certain temps il en fut tout ébranlé. Herr Winckelkopf, qu'il alla voir le lendemain, se confondit en excuses compliquées, et s'offrit à lui fournir une autre pendule, gratis, ou une caisse de bombes à la nitroglycérine, au prix coûtant. Mais Lord Arthur avait perdu toute confiance dans les explosifs, et Herr Winckelkopf lui-même reconnut que tout est tellement frelaté, à notre époque, que la dynamite même ne peut être obtenue à l'état pur. Toutefois, le petit Allemand, tout en admettant que quelque chose avait dû aller de travers dans le mécanisme, gardait espoir que la pendule pût encore se déclencher, et cita en exemple le cas d'un baromètre qu'il avait un jour envoyé au gouverneur militaire d'Odessa, et qui, bien qu'étant réglé pour faire explosion au bout de dix jours, ne l'avait fait qu'au bout de trois mois environ. Il est vrai que lorsqu'il avait explosé, il avait simplement réussi à réduire une domestique en charpie, le Gouverneur ayant quitté la ville six semaines auparavant, mais cela prouvait du moins que la dynamite, en tant que force destructrice, était, lorsqu'elle était commandée par un mécanisme, un agent puissant, quoique manquant un peu de ponctualité.

Lord Arthur fut un peu consolé par cette réflexion, mais là encore, il était destiné à éprouver une déception, car deux jours plus tard, comme il montait l'escalier, la Duchesse l'appela auprès d'elle dans son boudoir, et lui montra une lettre qu'elle venait de recevoir du Doyenné.

« Jane écrit des lettres charmantes, dit la Duchesse ; il faut vraiment que vous lisiez la dernière. Elle vaut largement les romans que nous envoie Mudie[35]. »

Lord Arthur saisit la lettre qu'elle tenait à la main. Elle était rédigée comme suit :

« Le Doyenné, Chichester,
le 27 mai

« Ma bien chère Tante,

« Je vous remercie vivement pour la flanelle destinée à la Dorcas

Society[36], ainsi que pour le guingan. Je partage entièrement votre avis, et trouve qu'il est absurde de leur part de vouloir porter de jolies choses, mais tout le monde est tellement révolutionnaire et irréligieux, à notre époque, qu'il est difficile de leur faire comprendre qu'ils ont tort d'essayer de s'habiller comme les classes supérieures. Je ne sais véritablement pas où cela nous mènera ! Comme papa l'a souvent dit dans ses sermons, nous vivons une époque athée.

« Nous nous sommes bien amusés d'une pendule qu'un admirateur inconnu a envoyé à papa jeudi dernier. Elle est arrivée de Londres dans une boîte en bois, port payé ; et papa a le sentiment qu'elle a dû être envoyée par quelqu'un qui avait lu son admirable sermon : « La Licence est-elle la Liberté ? », car la pendule était surmontée de l'effigie d'une femme, coiffée de ce que papa a appelé le bonnet de la Liberté. Personnellement, la coiffure ne m'a pas paru très seyante, mais papa a dit qu'elle était historique, de sorte que je suppose qu'elle est très bien.

Parker l'a déballée, et papa l'a posée sur la cheminée, dans la bibliothèque ; c'est là que nous nous tenions tous, vendredi matin, lorsque, au moment précis où la pendule a sonné midi, nous avons entendu le bruit d'un bourdonnement, un petit nuage de fumée s'est échappé du piédestal, la déesse de la Liberté s'est détachée, et s'est cassé le nez en tombant sur le garde-feu ! Maria était vraiment alarmée, mais tout cela avait l'air si ridicule, que James et moi nous avons été pris de fou rire, et que papa lui-même s'en est amusé. Quand nous avons examiné le cadeau, nous avons constaté que c'était une espèce de pendule à sonnerie, et que, si on la règle pour une heure déterminée, en disposant un peu de poudre avec une amorce sous un petit marteau, elle fait explosion chaque fois qu'on le désire. Papa a dit qu'elle ne devait pas rester dans la bibliothèque, car elle fait du bruit ; aussi Reggie l'a-t-il emportée dans la salle d'étude, et il ne s'occupe plus d'autre chose que de produire de petites explosions tout au long de la journée. Croyez-vous qu'Arthur aimerait à en avoir une comme cadeau de mariage ? Je suppose qu'elles sont fort à la mode, à Londres. Papa a dit qu'elles feront sans doute beaucoup de bien, car elles font voir que la Liberté ne peut durer, mais qu'il faut qu'elle s'écroule. Papa dit que la Liberté a été inventée à l'époque de la Révolution française. Comme cela semble épouvantable !

« Il faut maintenant que je m'en aille à la Dorcas, où je leur lirai votre lettre, si instructive. Comme votre idée est juste, ma chère Tante : avec le rang qu'ils occupent dans la vie, ils doivent porter des choses peu seyantes. J'avoue que c'est absurde, ce souci qu'ils ont de s'habiller, alors qu'il y a tant de choses plus importantes dans ce monde, et dans l'autre. Je suis bien contente que votre robe en popeline à fleurs ait eu tant de succès, et que votre dentelle n'ait pas

été déchirée. Je mettrai, pour aller mercredi chez l'évêque, la robe de satin jaune que vous avez eu la gentillesse de me donner, et je crois qu'elle fera son petit effet. Y mettriez-vous des nœuds de ruban, ou non ? Jennings me dit que tout le monde porte des nœuds de ruban, à présent, et qu'il faut que le jupon soit tuyauté.

« Reggie vient de provoquer une nouvelle explosion, et papa a décrété qu'il fallait reléguer la pendule à l'écurie. Je crois qu'elle ne plaît plus à papa autant qu'au début, bien qu'il soit flatté de ce qu'on lui ait envoyé un jouet aussi joli et aussi ingénieux. Cela prouve qu'on lit ses sermons, et qu'on en fait son profit.

« Papa vous envoie son bon souvenir, auquel s'associent aussi James, Reggie et Maria ; et, espérant que la goutte de l'Oncle Cecil va mieux, je vous prie de me croire, ma chère Tante,

« Votre nièce toujours bien affectueuse,

« Jane Percy.

« P.S. – Répondez-moi, je vous en prie, au sujet des nœuds de ruban. Jennings insiste sur le fait qu'ils sont à la mode. »

Lord Arthur prit un air tellement sérieux et malheureux à la lecture de cette lettre, que la Duchesse éclata de rire à plusieurs reprises.

« Mon cher Arthur, s'écria-t-elle, je ne vous montrerai plus jamais de lettre d'une jeune fille ! Mais que faut-il que je lui dise, au sujet de la pendule ? Cela m'a l'air d'être une invention excellente, et, pour ma part, j'aimerais bien en avoir une.

— Je n'en pense pas grand bien », dit Lord Arthur, avec un sourire triste ; et, après avoir embrassé sa mère, il sortit de la pièce.

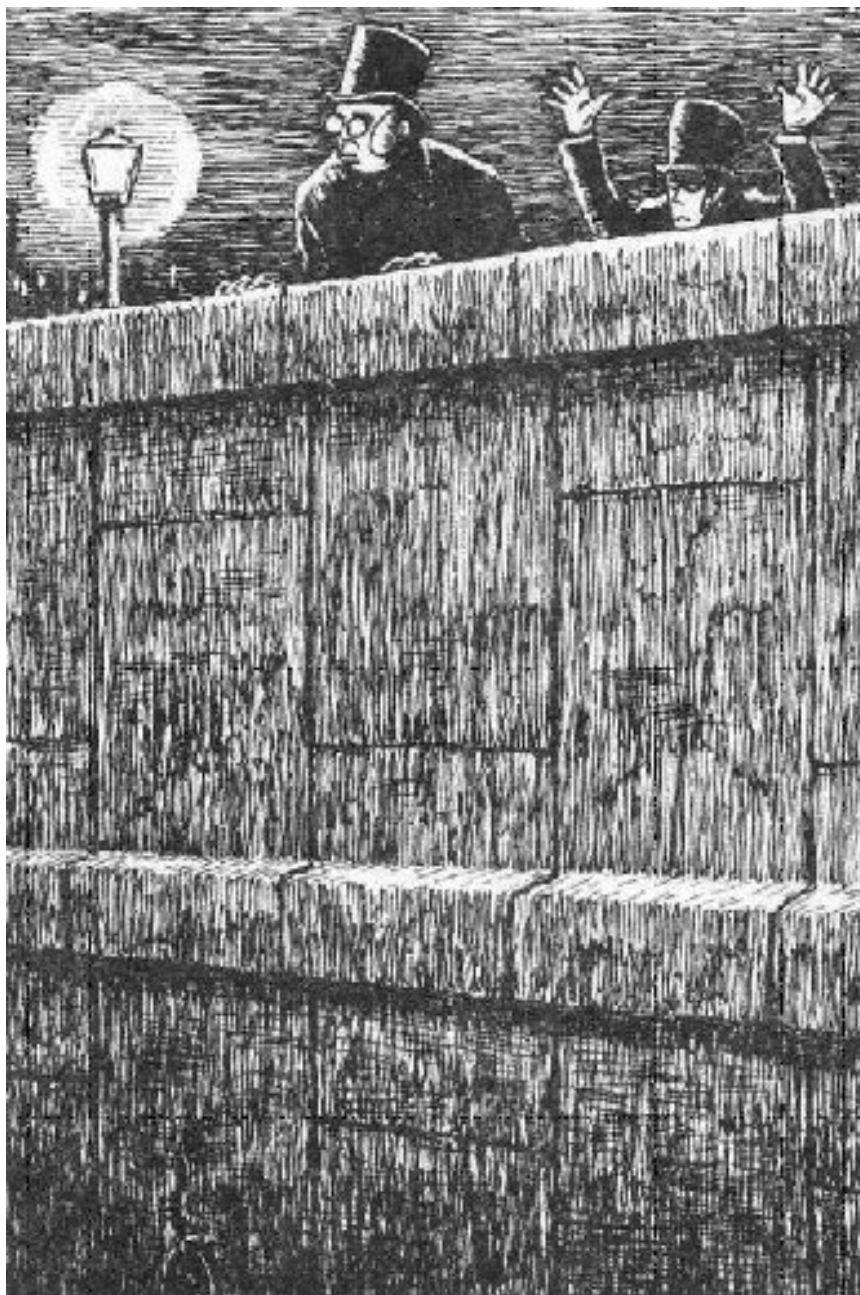
Quand il fut monté chez lui, il se jeta sur un canapé, et ses yeux s'emplirent de larmes. Il avait fait de son mieux pour commettre cet assassinat, mais dans l'un et l'autre cas il avait échoué, et sans qu'il y eût faute de sa part. Il s'était efforcé de faire son devoir, mais il semblait que le Destin lui-même l'eût trahi. Il fut oppressé du sentiment de la stérilité des bonnes intentions, de la futilité qu'il y a à essayer d'être vertueux. Peut-être valait-il mieux rompre complètement le mariage. Sybil en souffrirait, il est vrai, mais la souffrance ne saurait véritablement ternir une nature aussi noble que la sienne. Quant à lui, qu'importait, désormais ? Il y a toujours quelque guerre dans laquelle un homme peut mourir, quelque cause à laquelle il peut sacrifier sa vie, et, puisque la vie n'avait plus de charme pour lui, la mort ne recélait plus aucune terreur. Que le Destin tissât son sort ! Il ne bougerait point pour l'y aider.

À sept heures et demie il s'habilla, et se rendit au club. Surbiton s'y trouvait avec un groupe de jeunes gens, et il fut obligé de dîner avec eux. Leur conversation triviale et leurs plaisanteries vaines ne

l'intéressaient pas, et aussitôt le café servi, il les quitta, prétextant quelque rendez-vous imaginaire pour s'échapper. Au moment où il sortait du club, le portier du vestibule lui tendit une lettre. Elle était de Herr Winckelkopf, le priant de venir le voir le lendemain soir, pour examiner un parapluie explosif, qui éclatait dès qu'on l'ouvrait. C'était la toute dernière invention, qui arrivait à l'instant de Genève. Il déchira la lettre en menus morceaux. Il avait résolu de ne plus tenter d'expériences. Il erra alors à l'aventure, descendant jusqu'au Thames Embankment[37], et resta assis plusieurs heures au bord du fleuve. La lune lançait des regards furtifs à travers une crinière de nuages fauves, comme l'œil d'un lion, et des étoiles innombrables ponctuaient la voûte concave, pareilles à de la poudre d'or éparpillée sur un dôme pourpré. De temps à autre un chaland s'élançait dans le flot trouble, et s'éloignait, emporté par la marée ; et les feux de la voie ferrée passaient du vert au rouge à mesure que les trains franchissaient le pont en hurlant. Au bout d'un certain temps, minuit sonna à la haute tour de Westminster, et à chaque coup de la cloche sonore, la nuit parut trembler. Puis les feux s'éteignirent, ne laissant luire qu'une lanterne solitaire, semblable à un énorme rubis sur un mât géant, et le mugissement de la ville s'affaiblit.

À deux heures il se leva, et déambula vers Blackfriars. Comme tout paraissait irréel ! Comme tout ressemblait à un rêve étrange ! Les maisons de l'autre côté du fleuve semblaient se dresser hors de l'obscurité. On eût dit que l'argent et l'ombre avaient façonné le monde à neuf. L'énorme dôme de Saint-Paul était suspendu comme une bulle dans l'air obscur.

En arrivant près de l'Aiguille de Cléopâtre[38], il vit un homme penché au-dessus du parapet, et comme il se rapprochait, l'homme leva les yeux, et la lumière d'un réverbère lui tomba sur le visage.



Drame sur les bords de la Tamise.

C'était Mr. Podgers, le chiromancien ! Nul ne pouvait se méprendre sur le visage bouffi et flasque, les lunettes à monture d'or, le sourire douxereux et languissant, la bouche sensuelle.

Lord Arthur s'arrêta. Une idée lumineuse lui traversa l'esprit comme un éclair, et il le rejoignit doucement par-derrière. En un instant il eut saisi Mr. Podgers par les jambes et l'eut précipité dans la Tamise. Il y eut un juron grossier, un « plouf » pesant, et tout rentra dans le silence. Lord Arthur jeta un regard inquiet par-dessus le parapet, mais ne vit nulle trace du chiromancien, à l'exception d'un chapeau haut de forme pirouettant dans un tourbillon d'eau éclairé par la lune. Au bout d'un certain temps il s'enfonça, lui aussi, et aucune trace de Mr. Podgers ne resta visible. À un moment, il lui sembla apercevoir la silhouette massive et informe s'efforcer d'atteindre l'escalier près du pont, et un affreux sentiment d'échec s'empara de lui ; mais la silhouette se révéla être un simple reflet, et lorsque la lune reparut, sortant de derrière un nuage, elle s'évanouit. Enfin, il paraissait avoir réalisé le décret du destin. Il poussa un profond soupir de soulagement, et le nom de Sybil lui monta aux lèvres.

« Avez-vous laissé tomber quelque chose, Monsieur ? » dit soudain une voix derrière lui.

Il se retourna et aperçut un agent de police, portant une lanterne sourde.

« Rien d'important, Sergent[39] », répondit-il en souriant ; et, hélant un hansom qui passait, il y sauta et dit au cocher de le conduire à Belgrave Square.

Au cours des jours qui suivirent, il oscilla entre l'espoir et la crainte. Il y eut des moments où il s'attendait presque à voir Mr. Podgers entrer dans la pièce, et pourtant, à d'autres instants, il avait l'impression que le Destin ne pouvait pas être injuste à ce point envers lui. Deux fois, il se rendit chez le chiromancien, dans West Moon Street, mais il ne put se résoudre à appuyer sur le bouton de la sonnette. Il désirait ardemment la certitude, et il en avait peur.

Elle arriva enfin. Il se trouvait dans le fumoir du club, où il prenait le thé, tout en écoutant avec quelque lassitude le compte rendu que lui faisait Surbiton de la dernière chanson comique du « Gaiety »[40], lorsque le garçon entra, apportant les journaux du soir. Il prit le *Saint-James's*, et le feuilletait distraitement lorsque ce titre étrange attira son regard :

SUICIDE D'UN CHIROMANCIEN

Il pâlit d'émotion, et se mit à lire. L'entrefilet était rédigé en ces termes :

« Hier matin, à sept heures, le cadavre de Mr. Septimus R. Podgers, l'éminent chiromancien, a été ramené sur le rivage par le courant, à Greenwich, juste en face du Ship Hôtel. On était sans nouvelles du

pauvre gentleman depuis quelques jours, et dans le monde de la chiromancie on s'inquiétait sérieusement de sa disparition. On suppose qu'il s'est suicidé sous l'influence d'un dérangement mental temporaire, causé par le surmenage, et un verdict en ce sens a été rendu cet après-midi par le jury du coroner[41]. Mr. Podgers venait de mettre la dernière main à un traité sur *La Main humaine*, qui doit être publié sous peu, et fera sans doute grand bruit. Le défunt était âgé de soixante-cinq ans, et ne semble pas avoir laissé de famille. »

Lord Arthur se précipita hors du club, tenant toujours à la main le journal, à la stupéfaction complète du portier du vestibule, qui essaya en vain de l'arrêter, et se fit conduire immédiatement à Park Lane. Sybil l'aperçut par la fenêtre et quelque chose lui fit pressentir qu'il était porteur d'une bonne nouvelle. Elle descendit en courant au-devant de lui, et lorsqu'elle vit son visage, elle sut que tout allait bien.

« Ma chère Sybil, s'écria Lord Arthur, marions-nous dès demain !

— Quel fou vous êtes ! Voyons, le gâteau[42] n'est même pas encore commandé ! » dit Sybil, riant à travers ses larmes.



Quand le mariage eut lieu, quelque trois semaines plus tard, l'église de Saint-Peter fut remplie d'une véritable foule de gens plus huppés les uns que les autres. Le service fut célébré de la façon la plus impressionnante par le Doyen de Chichester, et tout le monde fut d'accord pour dire qu'on n'avait jamais vu un plus beau couple que celui-là. Mais ils étaient mieux encore que beaux, — ils étaient heureux. Jamais un seul instant Lord Arthur ne regretta tout ce qu'il avait souffert pour l'amour de Sybil, et elle, de son côté, lui fit don de ce qu'une femme peut donner de mieux à un homme, quel qu'il soit, — l'adoration, la tendresse et l'amour. Pour eux, l'idylle ne fut point tuée par la dure réalité. Ils continuèrent à se sentir jeunes au fil des ans.

Quelques années plus tard, alors qu'ils avaient deux beaux enfants, Lady Windermere descendit chez eux à Alton Priory, vieille demeure délicieuse qui avait été le cadeau de mariage du Duc à son fils ; et un après-midi, alors qu'elle était assise auprès de Lady Arthur sous un limettier (ou citronnier) du jardin, regardant le petit garçon et la petite fille qui jouaient le long de l'allée de rosiers, pareils à des rayons de soleil capricieux, elle prit tout à coup la main de son hôtesse dans la sienne, et dit : « Êtes-vous heureuse, Sybil ?

— Chère Lady Windermere, bien entendu, je suis heureuse. Ne l'êtes-vous donc pas ?

— Je n'ai pas le temps d'être heureuse, Sybil. Je me sens toujours portée vers la dernière personne qu'on m'a présentée ; mais, en général, dès que je connais les gens, je m'en lasse.

— Vos lions ne vous satisfont donc pas, Lady Windermere ?

— Ma foi, non ! Les lions ne valent que pour une saison. Dès que leur crinière est coupée, ils demeurent les êtres les plus ternes qui soient. D'ailleurs, ils se conduisent fort mal, si l'on se montre vraiment gentil envers eux. Vous vous souvenez de cet affreux Mr. Podgers ? C'était un abominable imposteur. Bien entendu, cela, je ne m'en souciais nullement, et même quand il a cherché à m'emprunter de l'argent, je lui ai pardonné ; mais je n'ai pas pu admettre qu'il me fît des déclarations d'amour. Il m'a bel et bien fait prendre en horreur la chiromancie. Je m'occupe à présent de télépathie. C'est beaucoup plus amusant.

— Il ne faut pas dire du mal de la chiromancie dans cette maison, Lady Windermere ; c'est le seul sujet sur lequel Arthur n'aime pas qu'on plaisante. Je vous assure qu'il la prend on ne peut plus au

sérieux.

— Vous n'allez pas me dire qu'il y croit, Sybil ?

— Demandez-le-lui, Lady Windermere, le voici. » Justement, Lord Arthur arrivait du jardin, portant à la main un gros bouquet de roses rouges, accompagné de ses enfants qui gambadaient autour de lui.

« Lord Arthur ?

— Oui, Lady Windermere.

— Vous n'allez pas me dire que vous croyez à la chiromancie ?

— Bien sûr que si, j'y crois, dit le jeune homme, en souriant.

— Mais pourquoi ?

— Parce que je lui dois tout le bonheur de ma vie, murmura-t-il, en se jetant dans un fauteuil d'osier.

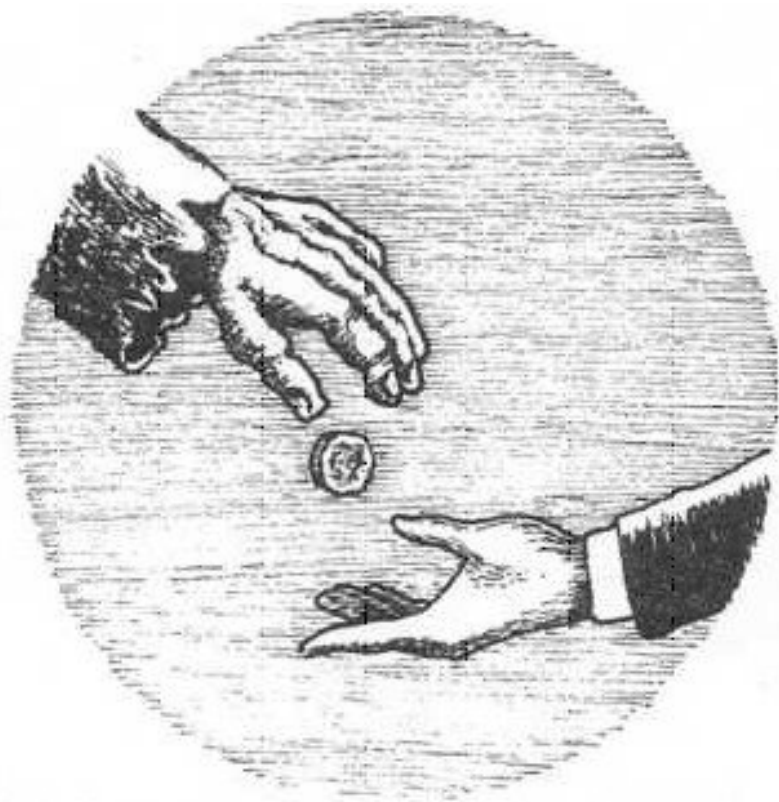
— Mon cher Lord Arthur, qu'est-ce donc que vous lui devez ?

— Sybil, répondit-il, tendant les roses à sa femme, et plongeant son regard dans ses yeux violets.

— Que ne faut-il pas entendre ! s'écria Lady Windermere. Il ne m'a, de ma vie, été affirmé pareille bêtise. »



Le millionnaire modèle



À moins d'être riche, il est absolument inutile d'être un garçon charmant. Le romanesque est le privilège des nantis, et non la profession des chômeurs. Les pauvres doivent être pratiques et prosaïques. Il vaut mieux avoir un revenu assuré qu'être séduisant. Ce sont là les grandes vérités de la vie moderne, dont Hughie Erskine n'avait jamais pris conscience. Pauvre Hughie ! Intellectuellement, avouons-le, il ne pesait pas lourd. Il n'avait jamais dit le moindre bon mot, ni même la moindre méchanceté. Mais pour être beau, il l'était, avec ses cheveux bruns frisés, son profil bien dessiné, et ses yeux gris. Il était aussi apprécié des hommes que des femmes, et il avait tous les talents, hormis celui de gagner de l'argent. Son père lui avait légué son sabre de cavalerie et une *Histoire de la Guerre péninsulaire*[43] en quinze volumes. Hughie avait accroché celui-là au-dessus de son miroir, placé celle-ci sur un rayon, entre le *Guide Ruff*[44] et le *Bailey's Magazine*, et vivait de la pension annuelle de deux cents livres[45] que lui allouait une vieille tante. Il s'était essayé à tout. Il avait boursicoté, l'espace de six mois ; mais que pouvait faire un papillon perdu parmi des requins[46] ? Il avait été négociant en thés, pendant un peu plus longtemps, mais s'était vite fatigué du *pekoe* et du *souchong*. Puis il avait tâté de la vente de xérès sec. Cela n'avait pas marché ; le xérès était tellement sec qu'il en devenait aride. En fin de compte, Hughie, était devenu un zéro, un jeune homme charmant et bon à rien, avec un profil parfait et pas de profession.

Pour compliquer les choses, il était amoureux. La jeune fille qu'il aimait était Laura Merton, la fille d'un colonel en retraite qui avait rapporté des Indes un caractère irascible et une dyspepsie, et qui n'arrivait à se débarrasser ni de l'un ni de l'autre. Laura adorait Hughie, et il était, quant à lui, tout prêt à baiser les cordons de ses souliers. Ils formaient le plus beau couple de Londres, et n'avaient pas, à eux deux, un sou vaillant. Le colonel aimait beaucoup Hughie, mais ne voulait pas entendre parler de fiançailles.

« Venez me trouver, mon garçon, quand vous aurez dix mille livres[47] à vous, et nous verrons cela », disait-il ; et dans ces moments-là, Hughie se renfrognait et devait chercher consolation auprès de Laura.



Le millionnaire modèle.

Un matin, alors qu'il se dirigeait vers Holland Park, où habitaient les Merton, il entra en passant voir un de ses grands amis, Alan Trevor. Trevor était peintre. Bien sûr, c'est très porté de nos jours.

Mais lui, en plus, était vraiment artiste, et c'est beaucoup moins courant.

C'était un garçon étrange et rude, au visage parsemé de taches de rousseur et encadré d'une barbe rousse en broussaille. Mais dès qu'il saisissait un pinceau, il se révélait un maître authentique, et ses tableaux étaient fort recherchés. Il s'était senti vivement attiré vers Hughie, d'abord, il faut le reconnaître, en raison de son charme particulier. « Les seules personnes que devrait fréquenter un peintre, disait-il, ce sont les gens qui sont bêtes et beaux, des gens dont la contemplation procure un plaisir esthétique et la conversation un repos intellectuel. Les dandies et les coquettes mènent le monde, ou du moins ils le devraient. » Néanmoins, lorsqu'il en fut à mieux connaître Hughie, il l'apprécia tout autant pour sa gaieté et son enjouement, et pour sa nature généreuse et hardie, et il lui ouvrit sans restriction les portes de son atelier.

En entrant, Hughie trouva Trevor occupé à mettre la dernière main à un extraordinaire portrait de mendiant grandeur nature. Le mendiant lui-même était debout sur une estrade, dans un coin de l'atelier. C'était un vieillard ratatiné, avec un visage pareil à un parchemin ridé, et une expression absolument pitoyable. Sur ses épaules était jeté un manteau brun grossier, tout déguenillé ; ses lourds brodequins étaient rafistolés et mal réparés ; d'une main il s'appuyait sur un vulgaire bâton, tandis que, de l'autre, il tendait son chapeau bossué pour demander l'aumône.

« Quel modèle étonnant ! murmura Hughie, en serrant la main à son ami.

— Un modèle étonnant ? cria Trevor à pleine voix, tu parles ! Des mendiants comme lui, on n'en rencontre pas tous les jours. Une trouvaille, mon cher[48] ; un Vélasquez vivant ! Tudieu ! Quelle eau-forte Rembrandt en aurait fait !

— Pauvre vieux ! dit Hughie ; comme il a l'air misérable ! Mais je suppose que, pour vous autres peintres, son visage constitue sa fortune ?

— Évidemment, répondit Trevor, tu ne voudrais tout de même pas qu'un mendiant ait l'air heureux, voyons !

— Combien touche un modèle pour la pose ? demanda Hughie, tout en s'installant confortablement sur un divan.

— Un shilling l'heure.

— Et combien touches-tu pour ton tableau, Alan ?

— Oh, pour celui-ci, je recevrai deux mille !

— Livres ?

— Guinées. Les peintres, les poètes, et les médecins, sont toujours payés en guinées.

— Eh bien, je trouve que les modèles devraient toucher un

pourcentage, s'écria Hughie, en riant ; ils travaillent bien aussi dur que vous.

— Bêtises, bêtises ! Enfin, songe donc au mal qu'il faut se donner, rien que pour appliquer la peinture sur la toile, – et puis on reste debout toute la journée devant son chevalet ! Tu en parles à ton aise, Hughie, mais je t'assure qu'il y a des moments où l'art atteint à la dignité d'un travail manuel. Mais ne bavarde pas ; je suis très occupé. Fume une cigarette, et tiens-toi tranquille. »

Au bout de quelque temps la servante entra, et dit à Trevor que l'encadreur désirait lui parler.

« Ne te sauve pas, Hughie, dit-il en sortant, je reviens tout de suite. »

Le vieux mendiant profita de l'absence de Trevor pour se reposer un moment sur un banc de bois qui se trouvait derrière lui. Il avait l'air si triste et si misérable que Hughie ne put s'empêcher de le plaindre, et tâta ses poches pour voir ce qu'il avait d'argent sur lui. Tout ce qu'il put trouver, ce fut un souverain et quelques sous. « Pauvre vieux, songea-t-il, il en a plus besoin que moi, mais cela signifie que je ne prendrai pas de hansoms pendant quinze jours » ; il traversa l'atelier, et glissa la pièce d'or dans la main du mendiant.

Le vieillard sursauta, et un léger sourire passa sur ses lèvres flétries. « Merci, Monsieur, dit-il, merci bien. »

Puis Trevor revint, et Hughie prit congé de lui en rougissant un peu de ce qu'il avait fait. Il passa la journée avec Laura, se fit gronder d'une façon charmante pour sa prodigalité, et fut obligé de rentrer chez lui à pied.

Ce soir-là, il entra au Palette Club vers onze heures, et trouva Trevor assis tout seul au fumoir, en train de boire du vin blanc à l'eau de Seltz.

« Eh bien, Alan, as-tu réussi à terminer ton tableau ? dit-il, en allumant sa cigarette.

— Il est terminé et encadré, mon vieux ! répondit Trevor ; et à propos, tu as fait une conquête. Ce vieux modèle que tu as vu s'est pris d'affection pour toi. J'ai été obligé de lui parler de toi en détail, de lui dire qui tu es, où tu habites, quel est ton revenu, quels sont tes projets.

— Mon cher Alan, s'écria Hughie, je vais le trouver probablement en train de m'attendre, quand je rentrerai. Mais non, bien sûr, tu plaisantes, tout simplement. Pauvre diable ! Je voudrais pouvoir faire quelque chose pour lui. Je trouve épouvantable que quelqu'un soit aussi misérable. J'ai des tas de vieux vêtements chez moi, – crois-tu qu'il en voudrait quelques-uns ? Vrai, ses haillons tombaient en loques !

— Mais ils lui donnent un air épatant, dit Trevor. Je ne voudrais pour rien au monde le peindre en redingote. Ce que tu appelles des

haillons, moi j'appelle ça du romanesque. Ce qui te semble pauvreté, c'est, pour moi, le pittoresque. Néanmoins, je lui ferai part de ton offre.

— Alan, dit Hughie d'un ton sérieux, vous autres peintres, vous n'avez pas de cœur.

— Le cœur d'un artiste, c'est sa tête, répondit Trevor ; et d'ailleurs, notre rôle, c'est de représenter le monde tel que nous le voyons, et non de le réformer tel que nous le voudrions. À chacun son métier [49]. Et maintenant, dis-moi comment va Laura. Le vieux modèle s'est vivement intéressé à elle.

— Tu ne vas pas me dire que tu lui as parlé d'elle ? dit Hughie.

— Mais bien sûr que si. Il connaît toute l'histoire de l'implacable colonel, de la ravissante Laura, et des 10 000 livres.

— Tu as raconté toutes mes histoires personnelles à ce vieux mendigot ? s'écria Hughie, rouge de colère.

— Mon cher, dit Trevor en souriant, ce vieux mendigot, comme tu l'appelles, est l'un des hommes les plus riches d'Europe. Il pourrait acheter tout Londres demain sans épuiser son compte en banque. Il possède une maison dans toutes les capitales, dîne dans de la vaisselle d'or, et peut empêcher quand il lui plaît la Russie d'entrer en guerre.

— Que diable veux-tu dire ? s'écria Hughie.

— Ce que je dis, dit Trevor. Le vieillard que tu as vu aujourd'hui dans l'atelier, c'était le baron Hausberg. C'est un de mes grands amis, il m'achète tous mes tableaux, et tout ce qui s'ensuit, et il m'a passé commande, il y a un mois, d'un portrait de lui mendiant. Que voulez-vous ? La fantaisie d'un millionnaire... [50] Et je dois avouer qu'il avait fière allure, avec ses haillons, – ou peut-être devrais-je dire avec mes haillons : c'est un vieux costume que j'ai trouvé en Espagne.

— Le baron Hausberg ! s'écria Hughie. Tonnerre ! Je lui ai donné une livre ! et il s'affala dans un fauteuil, vivant portrait de la consternation.

— Tu lui as donné une livre ! cria Trevor, et il éclata d'un rire énorme. Mon cher, tu ne la reverras jamais. *Son affaire, c'est l'argent des autres* [51].

— Vraiment, tu aurais pu me prévenir, Alan, dit Hughie d'un ton boudeur, et m'empêcher de me ridiculiser de la sorte.

— Ma foi, d'abord, Hughie, dit Trevor, il ne m'est jamais venu à l'idée que tu faisais de telles largesses, et avec tant d'insouciance. Je comprends que tu embrasses un joli modèle, mais que tu ailles donner une livre à un type aussi laid, sûrement pas ! D'ailleurs, à dire vrai, je n'étais chez moi pour personne aujourd'hui, et quand tu es entré, je ne savais pas s'il plairait à Hausberg que je révèle son nom. Il n'était pas en grande tenue, n'est-ce pas...

— Il doit me prendre pour une mazette !

— Pas du tout. Il était d'une gaieté folle après ton départ ; il gloussait continuellement et frottait ses vieilles mains ridées l'une contre l'autre. Je ne voyais pas pourquoi il s'intéressait tellement à toi et tenait tant à être renseigné sur ton compte, mais à présent je comprends très bien. Il va faire un placement pour toi avec la livre que tu lui as donnée, il t'en paiera les intérêts tous les six mois, et il aura une excellente histoire à servir après le dîner.

— Je suis un pauvre diable malchanceux, grommela Hughie. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'aller me coucher ; et, mon cher Alan, il ne faut raconter ça à personne. Je n'oserais plus me montrer dans Rotten Row[52].

— Jamais de la vie ! Cette histoire est tout à l'honneur de ton esprit philanthropique, Hughie. Et ne te sauve pas. Prends encore une cigarette, et tu peux parler de Laura tout ton soûl. »

Mais Hughie ne voulut pas rester, et rentra chez lui à pied, se sentant fort malheureux, et laissant Alan Trevor en proie à un véritable fou rire.

Le lendemain matin, tandis qu'il prenait son petit déjeuner, la bonne lui apporta une carte, sur laquelle étaient écrits ces mots : « Monsieur Gustave Naudin, de la part de M. le Baron Hausberg. » « Il vient sans doute me demander des excuses », se dit Hughie ; et il dit à la servante de faire monter le visiteur.

Un vieux monsieur, aux lunettes d'or et aux cheveux gris, entra dans la pièce, et dit, avec un léger accent français :

« C'est à monsieur Erskine que j'ai l'honneur de parler ? »

Hughie s'inclina.

« Je viens de la part du baron Hausberg, reprit-il. Le Baron...

— Je vous prie, Monsieur, de bien vouloir lui présenter mes excuses les plus sincères, bégaya Hughie.

— Le Baron, dit le vieillard avec un sourire, m'a chargé de vous remettre cette lettre » ; et il lui tendit une enveloppe cachetée.

Elle portait à l'extérieur ces mots : « Cadeau de noces à Hughie Erskine et à Laura Merton, de la part d'un vieux mendiant » ; et, à l'intérieur, il y avait un chèque de 10 000 livres.

Au mariage, Alan Trevor fut garçon d'honneur, et le Baron fit un discours au repas de noces.

« Les modèles millionnaires, fit observer Alan, sont passablement rares ; mais grand Dieu, les millionnaires modèles le sont encore davantage ! »



[1] C'est là une remarque pleine d'ironie. L'américain se distingue, en effet, de l'anglais, par un accent nasillard et spécial, pour la langue parlée ; et, dans la langue écrite, par l'orthographe de certains mots et l'emploi de certaines tournures, que les Anglais estiment vulgaires. Mais il est de fait que, dans quelques générations, les deux langues seront vraisemblablement assez différentes.

[2] Eton (près de Windsor) est l'une des « public schools » (écoles secondaires privées) les plus aristocratiques et les plus coûteuses de l'Angleterre.

[3] Surnom donné au drapeau américain. Littéralement « les étoiles et les rayures ».

[4] Écrivains qui se sont spécialement occupés des questions de spiritisme.

[5] Plats dont les Américains sont particulièrement friands.

[6] Le titre d'« Honorable » (Hon.) est décerné aux fils cadets des comtes, aux fils et aux filles des pairs de rang inférieur à celui de marquis, et à divers autres personnages.

[7] Longfellow est l'auteur d'une petite poésie, fort populaire jadis, intitulée « Le Squelette en armure » ; ce passage est d'ailleurs une « pique » lancée par l'esthète Oscar Wilde au poète un peu trop élémentaire selon lui que fut Longfellow.

[8] Petit village d'Écosse, tout proche de la frontière de l'Angleterre (près de Carlisle), où, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, on pouvait se marier devant l'officier de l'état civil (qui était, bien souvent, le maréchal ferrant) suivant la loi écossaise, avec une grande facilité, sans aucune publication de bans et sans conditions de résidence.

[9] C'est un divertissement très apprécié aux États-Unis, au cours duquel on fait cuire, sur des pierres chaudes, des palourdes.

[10] Il y a ici un jeu de mots intraduisible en français : le mot anglais « spirits » signifie, en effet, à la fois *spiritueux* et *esprits*.

[11] Il y a encore ici un « coup de patte » à l'adresse des Américains, qui considèrent Boston comme une ville lumière en matière d'art, de philosophie et de savoir.

[12] Allusion ironique aux nombreux mariages qui avaient lieu, vers les années 1890, entre des héritières américaines et de jeunes nobles anglais.

[13] Président de la Chambre des Communes.

[14] Il s'agit de l'Académie Royale de peinture, dont les membres font suivre leur nom des initiales R.A., et dont la peinture a (ou avait, au début du siècle) un caractère essentiellement « pompier » prisé du public.

[15] En français dans le texte.

[16] C'est l'annuaire de la noblesse anglaise.

[17] En anglais, manucure (pédicure) se dit *cheiropodist*, forme assez prétentieuse, qui prête effectivement à confusion avec *cheiromantist*.

[18] C'était l'époque des attentats anarchistes dans les pays occidentaux.

[19] En français dans le texte.

[20] Quartier de Londres (à proximité des Kensington Gardens et de la gare de Paddington), qui passait jadis pour abriter des amours irrégulières.

[21] Soit 2 500 francs (or).

[22] La guinée est une monnaie de compte, valant 21 shillings, alors que la livre n'en vaut que 20. Les honoraires des professions libérales et artistiques sont généralement évalués en guinées.

[23] Hyde Park, célèbre parc londonien.

[24] C'est la voiture fermée à deux roues, dont le cocher est perché tout en haut sur un siège extérieur, si caractéristique – jadis – des villes anglaises. Bien entendu, l'automobile a eu raison des hansoms.

[25] C'est le marché aux fruits et légumes – analogue à une partie des Halles de Paris – et situé, comme elles, en plein centre, non loin de Charing Cross.

[26] Célèbre ébéniste de la fin du XVIII^e siècle, caractérisé par son style sévère.

[27] Annuaire des courses.

[28] Le roman français avait, à la fin du XIX^e siècle, une réputation d'immoralité, que lui valait surtout sa liberté de sujet et de style, en opposition avec le caractère anodin des romans anglais de l'époque.

[29] Quartier de Londres habité principalement par des intellectuels et des artistes. C'est là que se trouve le British Museum.

[30] C'est le quartier, voisin de Charing Cross, où habitent la plupart des étrangers plus ou moins besogneux, notamment les Français ; on y trouve, en particulier, de nombreux restaurants modestes (et parfois excellents) tenus par des Français et des Italiens.

[31] Il y a là une « roserie » à l'égard des chemins de fer du sud de l'Angleterre (à cette époque : le London, Chatham and Dover Railway, et le London and South Eastern Railway – actuellement fusionnés avec d'autres compagnies, sous le nom de Southern Railway), dont les services laissaient beaucoup à désirer en ce qui concerne la vitesse et

la régularité.

[32] sept shillings et six pence : environ 9 francs (or). – Trois livres dix shillings : 87,50 fr. (or). – Cinq shillings : 6,25 fr. (or).

[33] Ces quatre journaux sont anciens et ont, en quelque sorte, leurs quartiers de noblesse, bien que la *Pall Mail Gazette* soit devenue radicale en 1880, et que le *Globe* soit un organe whig.

[34] *L'Evening News* est de création plus récente (1881), et son prix fut abaissé en 1894, à 1/2 penny (un sou), de sorte qu'il était considéré avec un certain mépris par les aristocrates.

[35] Mudie est le fondateur d'une organisation de bibliothèques de prêt à domicile, fort répandues en Angleterre. Bien entendu, il y a ici un « coup de patte » à la production romanesque de l'Angleterre vers 1890.

[36] Association de dames patronnesses ayant pour but de fournir des vêtements aux indigents. (Le nom provient de Dorcas, femme citée dans les Actes, IX, 36.)

[37] C'est un quai-promenade, sur la rive nord de la Tamise, proche de Charing Cross.

[38] C'est le nom donné à un obélisque égyptien, érigé en bordure de la Tamise, sur le Thames Embankment.

[39] Pour se concilier les bonnes grâces d'un agent de police, on le gratifie du titre de « sergent », de même qu'en France, on appelle volontiers « brigadier » un simple gendarme, ou « lieutenant » un adjudant.

[40] Théâtre où l'on jouait des opérettes, en particulier celles de Gilbert et Sullivan.

[41] Lors d'un décès par accident, ou d'une mort violente, une enquête est effectuée par un magistrat local investi de pouvoirs à cet effet (coroner), qui préside un jury de douze citoyens appelé à se prononcer sur les causes du décès.

[42] En Angleterre, le gâteau de mariage est un accessoire important de la cérémonie : c'est une pièce montée à l'architecture compliquée, et couverte d'une couche de sucre blanc et décoré.

[43] Les Anglais désignent ainsi la guerre d'Espagne, contre Napoléon 1^{er}.

[44] C'est un guide des courses hippiques.

[45] 5 000 francs (or).

[46] En anglais, mot à mot *parmi des taureaux et des ours*, noms dont on désigne les spéculateurs respectivement haussiers et baissiers.

[47] 250 000 francs (or).

[48] En français dans le texte.

[49] En français dans le texte.

[50] En français dans le texte.

[51] En français dans le texte.

[52] C'est la grande allée cavalière de Hyde Park, – comparable à l'allée des Acacias, au Bois de Boulogne.